La loge et le fondouk

Les dimensions spatiales des pratiques marchandes en Méditerranée
Moyen Âge – Époque moderne

sous la direction de Wolfgang Kaiser

Karthala
Maison méditerranéenne des sciences de l'homme

Stefan Weber

La fabrique d'une ville portuaire ottomane Les acteurs du développement urbain de Sidon entre le XVIe et le XVIIIe siècle

La ville de Sidon (Sayda en arabe) connut une croissance considérable du XVIe au XVIIIe siècle, étroitement liée à l'histoire régionale et suprarégionale du Bilad al-Cham pendant la même période. Aussi, à l'inverse de Tripoli ou de Damas, les XIVe, XVe et XIXe siècles n'imprimèrent-ils pas leur marque sur Sidon. Si l'histoire de la Méditerranée orientale présente un certain nombre de caractéristiques communes, ses villes, en revanche, n'ont pas toujours obéi aux mêmes modèles de développement. Pourquoi le destin de Sidon ne ressemble-t-il pas à celui d'Acre ou de Beyrouth ? Est-ce dû à des raisons géopolitiques et régionales ? Ou bien aux différentes vagues de bouleversements extérieurs qui s'échouèrent sur les rivages de la Méditerranée orientale ? Ou encore aux luttes de pouvoir dans des capitales régionales comme Alep et Damas, Le Caire ou Istanbul ? Cet article étudie les principes et les étapes de la croissance urbaine d'une ville portuaire ottomane de province, pour en identifier les principaux facteurs, à partir de l'examen combiné des archives écrites et de la culture matérielle[1]. Cette étude de cas se concentre sur les acteurs sociaux, sur leur façon de modeler l'espace et de réagir aux développements urbains propres à leur époque ou à leur environnement. Il s'agit, dès lors, d'évaluer l'impact de ces développements sur la forme de Sidon.

Vestiges de l'héritage architectural de Sidon avant les Ottomans

Bien que la ville de Sidon date des débuts de l'âge de bronze, on ne trouve dans la vieille ville aujourd'hui aucun vestige matériel des périodes les plus célèbres de son histoire, de l'Antiquité au Moyen Âge[2]. Ils sont enfouis sous de nombreuses strates de constructions. Les structures les plus anciennes encore debout sont le Château de la Terre (Qal'at al-Mu'izz) et le Château de la Mer (Saint-Louis), qui remontent tous deux aux croisades et à la période

Fig. 6 – Khan al-Franj, fondé par Sokollu Mehmed Pasha (Weber, 2002).

mamelouke. La situation n'est guère plus reluisante en ce qui concerne les vestiges de la période mamelouke en question. Après qu'al-Mansur Qala'un prît Lattaquié en 686/1287[3] et Tripoli en 688/1289, Acre, dernier bastion des Croisés, fut conquise par le sultan al-Ashraf Khalil en 690/1291. Avec Acre, de nombreuses autres villes de la côte tombèrent aux mains des Mamelouks : Beyrouth, Tartous, Tyr et Sidon. Durant près de deux siècles de guerres et de sièges, les villes du Bilad al-Cham, notamment les cités portuaires, firent face à de nombreuses destructions, qui nécessitaient d'importantes réparations. Dans le cas de Tripoli, les Mamelouks allèrent jusqu'à reconstruire la cité dans un autre lieu, sur les contreforts situés à environ deux kilomètres du rivage ; ils y établirent une nouvelle ville entière, autour de la Grande Mosquée (Jami' al-Mansur / al-Kabir), ouverte en 693/1293. Tripoli devint le siège du gouverneur (*na'ib*) et bientôt la cité côtière la plus importante du Bilad al-Cham. Tout cela obéissait à la stratégie défensive caractéristique des Mamelouks. La Méditerranée se trouvait à la lisière de l'empire, et l'on attendait, sur cette ligne de front, les attaques ennemies. On négligeait, par conséquent les villes du rivage ou, comme dans le cas de Tripoli, on n'hésitait pas à les déplacer. En revanche, les villes de l'hinterland proche, telle Safed, devinrent des centres de l'administration mamelouke. Et alors que l'on trouve à Tripoli nombre de petits joyaux de leur architecture, les traces de constructions mameloukes ou pré-ottomanes s'avèrent très rares à Sidon (Fig. 1, pl. I, p. 339)[4].

L'une des sources ottomanes les plus anciennes, le *tapu defterleri*, peut nous fournir un petit aperçu de ce qu'était l'architecture des Mamelouks et des premiers Ottomans, puisque sa dernière entrée date de la fin du XVIe siècle[5]. Une partie des bâtiments mentionnés dans ces documents existent encore ; ils remontent probablement, en raison de leurs caractéristiques architecturales, à la période mamelouke. Par exemple, la Grande Mosquée (al-'Umari), qui n'est pas datée, et la Mosquée Bahri (Fig. 5, n° 6, pl. V, p. 343) figurent dans le *tapu*[6]. Comme cela apparaît dans les sources, et à en juger d'après les preuves matérielles, Sidon n'avait donc qu'une importance mineure durant la période mamelouke. En observant la vieille ville aujourd'hui, et en regardant les vestiges des mosquées, des hammams, des *khans*, des souks et des maisons, il semble que la ville fut plus ou moins entièrement reconstruite sous domination ottomane (Fig. 2, pl. II, p. 340, Fig. 3, pl. III, p. 341).

Sidon après la conquête ottomane

Pour une grande part, la configuration de l'espace compris entre les deux châteaux à Sidon remonte aux deux premiers siècles de la domination ottomane, qui débuta en 1516. L'agencement des rues, avec quatre axes strictement définis du nord au sud et l'axe est-ouest plus petit, présente une régularité surprenante et pourrait remonter à l'Antiquité ou à l'Antiquité tardive. Cependant, durant les fouilles, aucune trace ne fut retrouvée qui pourrait suggérer l'existence d'une structure sous-jacente basée sur un quadrillage antique (comme c'est en revanche le cas à Alep, Damas, Jérusalem, etc.)[7]. La plupart des bâtiments publics, comme les mosquées, les *zawiyas*, les souks, les *khans* et les hammams, érigés durant les cent cinquante premières années de la domination ottomane, suivent ce modèle (Fig. 2, pl. II, p. 340). La plupart sont situés aux abords ou aux angles des pâtés de maisons, ou « *insulae* », et il se peut donc que la disposition des rues suive les principes de l'urbanisme ottoman[8]. À l'extrême nord de la ville, le quartier d'affaires commença à s'étendre, tandis qu'autour de la place al-Saray, un nouveau centre public et administratif voyait le jour.

La ville prospéra manifestement durant la période ottomane. À la fin du XVIe siècle, Sidon avait une population de 2 500 à 3 000 habitants. Ce nombre passa de 6 000 à 7 000 au milieu du XVIIe siècle, tandis que cent ans plus tard, environ 9 000 à 11 000 personnes vivaient à Sidon[9]. Les raisons de cette croissance sont multiples. Porte de la Syrie méridionale, Sidon avait une situation stratégique d'importance pour des raisons politique et économique. Toutefois, il fallut des décennies avant que ce processus d'extension ne commence véritablement. Après la conquête ottomane en 1516, le Bilad al-Cham fut tout d'abord subdivisé en 1529 en trois provinces (*iyala* / *iyalat,*

pachalik) : Alep (*Halab*), Damas (*al-Cham*), et Tripoli (*Tarabulus*). La ville de Sidon gagna politiquement en importance pour la première fois dans son histoire moderne lorsque Fakhr al-Din al-Ma'ni (980/1572–1045/1635), le puissant prince des montagnes druzes, dignitaire rebelle au service ottoman, fit de Sidon sa base à partir des années 1590, jusqu'à son exil italien en 1020/1611. En 1614, Sidon devint, pour la première fois, capitale de la province avec les *sanjaks* de Sidon, Beyrouth et Safed. Ce ne fut pas le cas bien longtemps : après le retour de Fakhr al-Din en 1027/1618, Beyrouth, tout comme Deir al-Qamar et Sidon, devinrent les centres d'activités des émirs. Avec un firman du sultan, Sidon redevenait capitale d'un quatrième *pachalik* de Syrie, en 1072/1660. Il semble très probable que la province de Sidon fut créée pour contrôler les émirs indisciplinés des montagnes du Chouf[10]. Sidon devint la deuxième ville du sud du Bilad al-Cham après Damas, à laquelle elle était étroitement liée. En tant qu'appendice portuaire de Damas et de son hinterland, le *wali* de Sidon devint dépendant de celui de Damas. De nombreuses familles importantes, à l'instar des Bizri, des Hammud et des Sulh, étaient présentes à la fois à Sidon et à Damas.

Néanmoins, la ville ne devait pas uniquement à sa fonction politique son importance acquise de fraîche date. Les promotions répétées afin que la ville devienne la capitale d'une province ottomane ne produirent aucune augmentation notable dans les activités de construction – ni en 1614, ni en 1660. En outre, le développement urbain de Sidon débuta avant que Fakhr al-Din ne décide d'en faire sa résidence en 1591. La rurbanisation de Sidon semble donc s'amorcer après le milieu du XVIe siècle. Sidon dut très probablement son nouveau départ à son rôle de ville portuaire. Après les nombreuses conquêtes de l'Empire ottoman au début du XVIe siècle, qui réunirent également Sidon à l'Empire, la Méditerranée orientale se transforma en un « lac ottoman » qui intégrait les provinces adjacentes dans une immense zone d'échanges. La mer servait désormais de plateforme à l'intérieur de l'Empire, entre Alger et les Balkans d'une part, et pour le commerce avec l'Europe de l'autre. Sidon n'était plus à la frontière, mais bien au centre de ce qui pouvait devenir un point nodal dans le réseau de routes commerciales qui se mettait progressivement en place. On construit ainsi à Sidon, nouveau débouché maritime de Damas, de nombreux bâtiments de commerce. En outre, le souk de Damas, capitale de la province d'al-Cham, traversa une période de profondes mutations au cours de la deuxième moitié du XVIe siècle. Dès lors, les investissements dans les infrastructures commerciales des deux villes et de toute la région – si l'on considère également les imposants nouveaux souks et *khans* ottomans d'Alep – furent étroitement liés[11].

Tous les *khans* et, pour autant que l'on puisse en juger, tous les souks de Sidon remontent à la période ottomane. Ils sont situés près du port (Fig. 4, pl. IV, p. 342) et soulignent son importance dans la vie commerciale de la

ville. Indiquons-en les plus importants (Fig. 5, pl. V, p. 343) : le célèbre Khan al-Franj (~1560, fondé en 1574), le Khan al-Ruzz (~1600), le Qaysariyya (~1600), le Khan Dabbagha (~1650, il n'existe plus) et le Khan al-Hummus /al-Qishle (1134/1721-1722). L'intégration à l'Empire et ses retombées sur une Méditerranée devenue la plateforme principale du trafic intérieur ottoman constituent un moment crucial dans l'essor de Sidon.

Cependant, tout comme le déplacement des frontières politiques, cet élan économique put certes entraîner la rurbanisation de Sidon, mais il ne l'explique pas entièrement. En effet, tous les ports de la côte ne connurent pas les mêmes dynamiques. Le destin de Sidon fut en effet lié à des personnes qui, pour des raisons variées, décidèrent d'investir dans la cité. Trois exemples d'individus ou de familles de haut rang offrent des exemples significatifs d'acteurs sociaux qui, par leurs fondations, agirent aux niveaux transrégional, régional et local, et laissèrent leur marque propre sur la forme urbaine de Sidon :

– au niveau transrégional, un *waqf* du Grand Vizir Sokollu Mehmed Pacha montre combien l'investissement décisif d'un politicien de premier plan, dont les activités s'étendaient à tout l'Empire, donna à la croissance de Sidon une impulsion majeure à la fin du XVIe siècle.

– au niveau régional, la *waqfiyya* de Küçük Ahmed Pacha du XVIIe siècle s'avère cruciale pour comprendre l'histoire du Liban. Ce gouverneur damasquin, après avoir capturé le rebelle Fakhr al-Din al Ma'ni à Jezzine en 1042/1633 expropria ses biens immobiliers et les incorpora dans son *waqf*.

– au niveau local, l'histoire de la famille Hammud, la plus éminente de la ville durant la première moitié du XVIIIe siècle, présente plusieurs fondations immobilières, parmi lesquelles on ne connaît uniquement que la *waqfiyya* de Mustafa Agha al-Hammud.

Le *khan* de Sokollu Mehmed Pacha : un investissement transrégional

La « re-création » de Sidon comme port de la Syrie méridionale ne fut pas qu'un effet indirect de sa nouvelle position stratégique sur le rivage du Liban, mais semble davantage résulter d'une décision concertée, part d'un projet à plus grande échelle. Le bâtiment le plus imposant de Sidon à cette époque, le Khan al-Franj, fut fondé par le grand homme d'État Sokollu Mehmed Pacha (~1505-1579), Grand vizir de 1565 à 1579[12]. Sokollu Mehmed Pacha était l'un des politiciens méditerranéens les plus puissants de la fin du XVIe siècle, et ses nombreuses connexions en faisaient l'un des dignitaires ottomans les plus en vue de son époque. Marié avec la fille du sultan Selim II, Ismihan Sultan (décédée en 993/1585), il joua un rôle crucial dans l'intronisation de son beau-père. Son *khan* de Sidon est généralement attribué par erreur à Fakhr al-Din al-Ma'ni (qui régna de 1000/1591 à 1042/1633). Il doit son

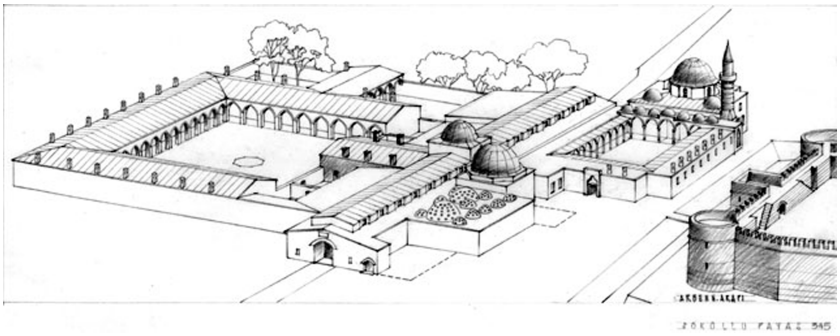

Fig. 7 – Payas, complexe Sokollu Mehmed Pasha, 982/1574-1575 (Necipoğlu, Age of Sinan, 357).

nom actuel, Khan al-Franj – c'est-à-dire le « caravansérail des Francs » – aux marchands français qui s'y étaient établis et qui l'occupèrent pendant longtemps ; le consul français vivait également dans le *khan*, probablement aux alentours de 1616, jusqu'à ce qu'il ne loue une maison voisine, le Dar al-Musilmani, discutée *infra* (Fig. 5, n° 7, pl. V, p. 343, Fig. 15, pl. VII, p. 345 ; Fig. 17, pl. VIII, p. 346), propriété de la famille Ma'ni, et transformée en consulat français, probablement à la fin des années 1630. La maison d'à côté était liée au *khan*[13]. Néanmoins, dans les archives des tribunaux, le grand caravansérail est connu sous le nom de Khan Ibrahim Khan. Il ne reste aucune inscription sur le bâtiment et les éléments décoratifs limités ne permettent pas de le dater grâce à son style. Abdel Nour propose la date de 1560, sans plus d'indications[14]. Récemment, Rawwaz a suggéré le patronage de Sokollu Mehmed Pacha, oubliant cependant d'identifier Ibrahim Khan ainsi que les liens avec le célèbre *waqf* d'Alep, qui inclut le vaste complexe du Khan al-Jumruk dans cette ville – et le Khan al-Franj à Sidon (Fig. 6)[15]. Il y a peu on a pu identifier le fondateur de ce *waqf*, connu sous le nom de *waqf* de Muhammad Pacha ibn Jamal al-Din Sinan : il s'agit bel et bien de Sokollu Mehmed Pacha (c'est-à-dire Muhammad Pacha), fils de Jamal al-Din Sinan – le nom que prit son père après sa conversion à l'islam[16]. Les connexions de la famille expliquent également l'ancien nom « officiel » du Khan al-Franj, Khan Ibrahim Khan. Ibrahim Khan (décédé après 1031/1621-1622) fut le premier fils issu du mariage de Sokollu Mehmed Pacha et d'Ismihan Sultan qui survécut, et il fut le *mutawalli* des *waqfs* de ses parents. Quant à la date de construction du *khan* en question, la *waqfiyya* d'Alep – datée de 982/1574, traduite et publiée en partie par al-Ghazzi – indique explicitement « un nouveau *khan* sur le rivage dans le quartier de la mer à Sayda » faisant partie du *waqf*[17]. Par conséquent, le Khan al-Franj était bel et bien un nouvel édifice, et non un bâtiment plus ancien racheté, lorsqu'il intégra le *waqf* en 982/1574. Il faudrait donc vérifier la date un peu plus ancienne de 1560 qu'Abdel Nour propose pour sa construction. Elle n'est toutefois pas impossible dans la

mesure où Sokollu Mehmed Pacha passa l'hiver à Alep en 1560/1561 et, qu'en tant qu'ancien *kapudan* (chef de la marine), il connaissait l'importance des infrastructures côtières.

Parallèlement à sa politique macro-économique, l'ampleur des investissements immobiliers de Sokollu Mehmed Pacha témoignent de son intérêt pour les infrastructures et les échanges commerciaux. Gilles Veinstein résume ainsi ses activités de bâtisseur :

> « La plus connue, ainsi que la plus durable de ses activités, fut celle de bâtisseur. Le canal Don-Volga et le rêve d'un canal de Suez […] en sont, en un sens, les expressions les plus visionnaires […]. Il établit un grand nombre de donations pieuses dans tout l'empire, spécialement dans des régions particulièrement liées à sa vie et à sa carrière : à Sokolovic ; dans le Banat ; à Belgrade, où son waqf de 1566 comprenait un vaste caravansérail, un marché couvert, etc., qui nécessita la destruction de trois églises et de synagogues dans la ville […] ; à Édirne et Lüleburgaz ; et jusqu'à Alep et Médine. Il était tout particulièrement intéressé par des structures utilitaires telles que les caravansérails et les ponts, qui facilitaient le trafic et les communications en Roumélie, à l'instar du pont à Višegrad sur la Drina, et d'autres moins connus, par exemple à Srebenica en Herzégovine »[18].

Le plus célèbre de ses bâtiments est la Grande Mosquée qu'il fit construire avec sa femme (datée de 979/1571-1572), un chef-d'œuvre créé par l'architecte Sinan. Cependant, il fit la majeure partie de ses investissements afin de stimuler le commerce. Parallèlement à Sidon, il investit grandement à Payas (982/1574-1575) pour construire un port pour le Bilad al-Cham septentrional aux alentours d'Alexandrette (qui, à cette époque, était une ville insignifiante)[19]. Payas était située sur le site d'une ancienne colonie qui avait connu un regain d'importance comme base navale à la veille de la campagne de Chypre (1570-1571), en raison du développement de son *iskele* (avant-port), d'un arsenal impérial pour la construction des navires et de deux châteaux[20]. Sokollu Mehmed Pacha y fonda un grand complexe (*külliye*) comprenant une mosquée avec un couvent, des bains publics, une école élémentaire, des chambres d'hôte avec des cours privées, un caravansérail, un hospice ainsi que des fontaines publiques (Fig. 7 ; Fig. 9). La plupart des marchands débarquaient dans la ville relativement distante de Tripoli, pour aller ensuite jusqu'à Alep, qui était la ville la plus importante pour le commerce international de la région. Les nouveaux équipements à Payas permettaient aux voyageurs de suivre le col le plus court et direct (le col de Belen, près d'Alexandrette) à travers les montagnes côtières (les monts Amanus / Davur Dağları) pour se rendre à Alep. Payas devint une ville portuaire très fréquentée, mais malgré le patronage impérial et la mise en place d'exemptions de taxe accordées à huit cents familles, elle n'atteignit

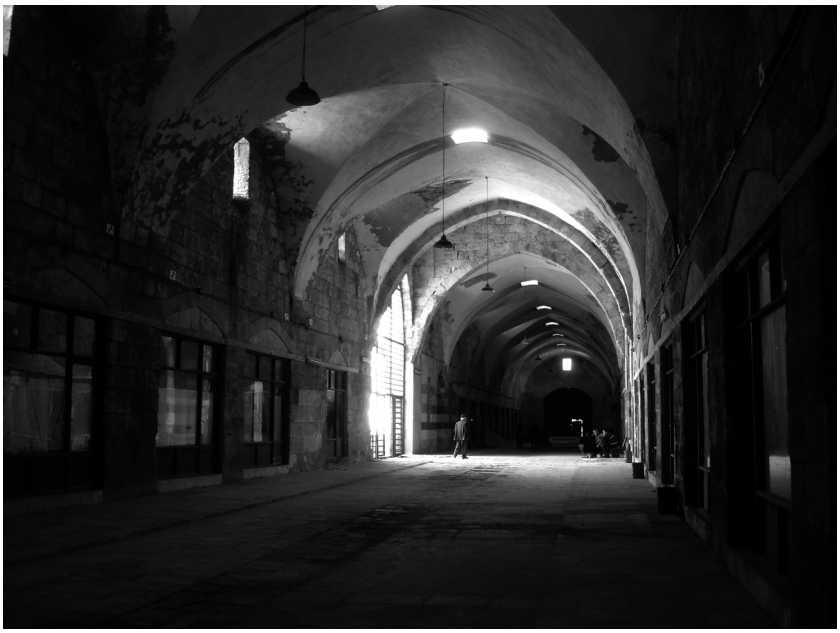

Fig. 8 – Payas, *suq* / *çarşı*, 982/1574-1575 (Weber, 2007).

jamais véritablement le rang de ville. Plusieurs facteurs peuvent l'expliquer. À aucun moment Payas n'avait eu d'importance suprarégionale, ni joué le rôle de centre administratif régional. Elle ne bénéficiait donc pas d'acteurs dotés d'une stature locale et régionale à la fois, comme ce fut le cas à Sidon plus tard. En outre, la colonie ne devint jamais un centre régional en raison de sa concurrence avec la fondation d'Alexandrette dans les années 1590, ainsi qu'avec Tripoli. On construit en effet, durant les XVIe et XVIIe siècles, plusieurs grandes structures commerciales à Tripoli, qui redonnèrent vie à son ancien emplacement sur le rivage et à son port (appelé à juste titre al-Mina). Les marchands qui venaient commercer à Tripoli pouvaient facilement aller visiter Alep, Homs et Hama[21].

Le complexe à Payas est beaucoup plus grand et multifonctionnel, basé sur les conceptions architecturales et le style de Mimar Sinan, provenant du cœur des régions ottomanes, ce qui n'est pas le cas du *khan* de Sokollu Mehmed Pacha à Sidon. À l'origine, aucun bâtiment mitoyen ne jouxtait le Khan al-Franj, le bâtiment le plus grand et le plus imposant de la vieille cité de Sidon, qui ne faisait alors pas partie d'une *külliye*. Même si la taille du *khan* peut impressionner, son agencement et son décor se révèlent plutôt rudimentaires et traditionnels. Le chevalier Laurent d'Arvieux, qui vécut à Sidon entre 1658 et 1665, le décrit ainsi :

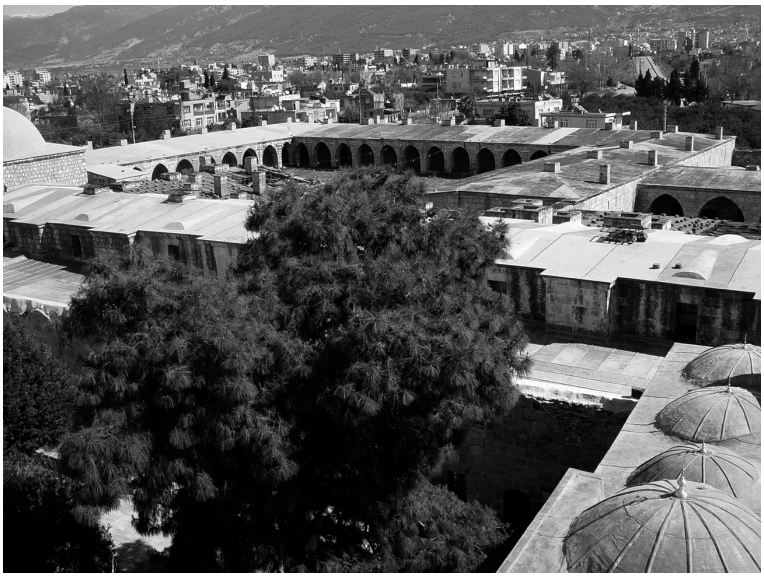

Fig. 9 – Payas, *suq* / *çarşı* et caravansérail, 982/1574-1575 (Weber, 2007).

« Tout ce khan est bâti de pierres de taille et couvert en terrasse. Le bas en rez-de-chaussée est partagé en magasins grands et commodes, dont les portes donnent sur un vestibule voûté, qui soutient une galerie couverte qui communique à toutes les chambres. Ce vestibule n'était point partagé autrefois, on s'en servait pour aller à couvert d'un magasin à l'autre. Les Marchands y ont fait des cloisons pour leurs commodités et l'ont ainsi partagé en plusieurs pièces, qui ont augmenté la grandeur de leurs magasins.

Ce khan a une grande porte qui regarde le nord. Il y en avait une au sud. Elle est à présent bouchée par un bâtiment que les gouverneurs ont fait devant pour leur servir d'écuries. La face orientale est percée d'une grande porte qui donne entrée dans une cour presque aussi grande que la première. Elle est accompagnée d'un grand vestibule voûté, plus bas de beaucoup que le rez-de-chaussée, porté sur des colonnes, à cause de la grande largeur de la voûte. Les gens du pays l'appellent *Bekké*. Il sert à retirer les chameaux et les mulets des Marchands qui viennent en caravane pendant l'hiver.

L'aile du Midi est occupée par un bâtiment qui sert d'Auberge. Il y a une longue table. La plupart des marchands y vont prendre leurs repas et y sont fort bien traités et à un prix raisonnable. Il y reste pourtant encore un petit corridor qui conduit à la chapelle. […] La première chambre à gauche de l'escalier est couverte en dôme, aussi bien que le cabinet qui est à côté et l'escalier qui conduit à la terrasse. Elle est bien plus grande que les autres bien plus commode, aussi avait-elle été faite pour le logement du Consul et qui y a demeuré jusqu'à ce qu'il ait fait l'acquisition d'une maison joignant le khan, où il demeure à présent »[22].

Fig. 10 – Alep, Khan al-Jumruk, 982/1574 (Weber, 2007).

Restauré par la Fondation Hariri, ce bâtiment est aujourd'hui vide – à l'exception d'un petit café – et en attente d'un réemploi adéquat. Il était autrefois utilisé pour la réception des biens que l'on destinait au port ou bien qui en provenaient, pour leur commercialisation, et enfin pour l'accueil des marchands voyageurs. La cour offrait un vaste espace de stockage, tout comme quelques pièces du rez-de-chaussée, tandis que les pièces à l'étage et les appartements accueillaient les clients. La chambre en dôme décrite par d'Arvieux existe encore aujourd'hui, et servait jadis probablement de chambre au gardien du *khan* (*khanji*). Cependant, les fonctions de ce caravansérail urbain changèrent en partie lorsqu'il servit d'hébergement pour un établissement commercial français, comportant des habitations permanentes et une chapelle. Les grandes étables accolées à l'angle sud-est du *khan* et appelées par d'Arvieux *bekké*, sont peu communes pour un caravansérail urbain ; leur existence s'explique peut-être par le degré limité, dans les années 1560, du processus de rurbanisation en cours à Sidon[23].

D'un point de vue architectural, le *khan* ne laisse nulle trace d'un éventuel patronage impérial. Il est construit avec des techniques et des matériaux locaux et ne présente – contrairement à la mosquée Bab al-Saray contemporaine (voir *infra*) – aucune spécificité architecturale ottomane. Le style ne permet normalement pas de distinguer le patronage suprarégional, sauf si le cabinet du maître architecte impérial (*ser mi'maran-i hass*), tel

Fig. 11 – Lüleburgaz, çarşı, 977/1569-1570 (Weber, 2006).

celui de Sinan et de ses assistants, est en charge de la planification de plusieurs bâtiments. Mais le *khan* de Sidon appartient à une toute autre catégorie que celle de ses plus jeunes frères, à Payas ou avec le complexe de Lüleburgaz (977/1569-1570, Fig. 11), financé par Sokollu Mehmed Pacha et dessiné par Sinan comme une « unité urbaine » analogue[24]. Les différences sont nettement visibles dans la taille, la composition, l'agencement, les techniques et l'exécution. Mais même dans ce cas, les techniques de construction présentent la marque des ateliers locaux, bien que les plans de Payas et de Lüleburgaz aient été dessinés dans la capitale. Certains éléments de la mosquée à Payas, comme le tambour fort raide, les portails de la cour, la salle de prière ainsi que d'autres nombreux détails, suivent les modèles du Nord de la Syrie[25]. Cependant, l'architecture de la mosquée (avec son dôme hémisphérique central, son portique en dôme) et la cour attenante, répondent aux conceptions ottomanes de l'espace. De plus, la configuration de la rue commerçante (*arasta*), malgré sa voûte croisée inhabituelle, ainsi que l'agencement d'ensemble du *khan* et des bâtiments mitoyens, paraissent spécifiquement ottomans ; le complexe bien planifié et multifonctionnel, comparable à une ville, est le fruit magnifique de l'esprit supérieur de Sinan. Reflétant ces *külliyes* qui comprenaient des bains publics, un bazar, des caravansérails, des écoles, des dépendances etc., ainsi qu'une politique d'exemption de taxes pour inciter des familles

à s'installer, les plans compacts de Lüleburgaz et de Payas matérialisent la vision d'un réseau suprarégional de villes commerçantes, tel que Sokollu Mehmed Pacha pouvait le concevoir. Le Khan al-Jumruk (Fig. 10) à Alep, financé dans le même *waqf* que le *khan* à Sidon, témoigne également de ce projet concrétisé, même s'il ne fut pas planifié par Sinan[26]. Le Grand Vizir avait ainsi établi son complexe au cœur d'une ville déjà florissante[27].

L'on trouve probablement le même dessein derrière la construction du Khan al-Franj, qui avait joué un rôle important dans la rurbanisation de Sidon. Mais Sokollu Mehmed Pacha n'était pas l'unique mécène des années 1560 et de la fin du XVIe siècle. Un dignitaire religieux, un certain Shaykh Abu al-Yaman ibn Shaykh al-Islam Abu Ishaq Ibrahim[28], finança une mosquée en 968/1561, aujourd'hui appelée la mosquée de Bab al-Saray. Celle-ci suivait précisément les conceptions ottomanes des mosquées provinciales et, pour la première fois à Sidon, une mosquée contenait une seule et vaste pièce, couverte par un dôme hémisphérique et central avec des pendentifs bas, un portique (avec deux colonnes antiques réutilisées), et un minaret avec un fût circulaire (Fig. 18, n° 5). Les techniques de construction et la décoration limitée sont, en revanche, d'origine locale. Trois décennies plus tard, l'on trouve une autre mosquée, très similaire, bâtie par Shaykh ʻAli ibn Muhammad ibn Qutaysh en 1001/1592-3. Les techniques de construction portent l'empreinte des travailleurs locaux, mais Shaykh ʻAli a également dépensé de fortes sommes pour importer un *minbar* très finement décoré, un *dhikka* et un *mihrab* de marbre blanc, ainsi que différents panneaux en tuiles de bonne qualité, provenant de l'étranger. Ces bâtiments, ainsi que la petite *zawiya* d'Abu Nahla (dont le mausolée date de 1008/1599-1600, Fig. 18, n° 7)[29] apportent la preuve d'une population urbaine en pleine croissance pour qui les mosquées déjà existantes (la Grande Mosquée ou mosquée ʻUmari, la mosquée Bahri et peut-être la mosquée Battakh) ne suffisaient plus. Sidon était redevenue une ville – et cela commença, autant qu'il est permis d'en juger d'après les archives et les preuves matérielles, avec les investissements d'un acteur et d'un penseur « global » : Sokollu Mehmed Pacha.

Toutefois, si Sokollu Mehmed Pacha se distingue par ses patronages, et si l'on se souvient de lui pour ses investissements dans de nombreux endroits, comme à Lüleburgaz et à Payas, il faut garder à l'esprit que ces bâtiments faisaient partie d'une armature plus grande, qui franchissait la Méditerranée orientale et les Provinces arabes. En témoignent notamment les activités du Sultan Sülayman et de Hasseki Hürrem à Jérusalem et le long des routes du Hajj, avec la *takiyya* de Damas, les nombreuses mosquées et les structures commerciales dans plusieurs villes de la région sous influence des dignitaires ottomans, avec les *waqfs* immenses d'Alep et les *khans* spacieux de Tripoli. Les investissements dans des lieux plus modestes, tels ceux de Lala Mustafa Pacha à Quneitra ou de Murad Pacha à Maʻârra an-Nuʻmân, offrent les preuves supplémentaires de l'intérêt grandissant suscité

par le développement de la zone dans la seconde moitié du XVIe et au début du XVIIe siècle. Le patronage d'un grand nombre de hauts dignitaires dans la capitale fit naître un réseau renouvelé de bâtiments publics, de routes et de *hubs* commerciaux ; un réseau dans lequel s'inscrivent les travaux de Sokollu Mehmed Pacha, qui marquèrent le nouveau départ de Sidon.

Sidon au début du XVIIe siècle : la *waqfiyya* de Küçük Ahmed Pacha et les propriétés des Ma'ni

Le patronage des gouverneurs et des hauts-dignitaires dans la capitale impériale a, d'une certaine manière, déjà été étudié[30]. Cependant, on a peu d'informations sur les dignitaires locaux de haut rang, qui devaient jouer un rôle tout aussi important qu'au XVIIIe siècle. Comment investissaient-ils dans les structures urbaines ? Sidon a préservé, avec les bâtiments de Fakhr al-Din al-Ma'ni II, l'héritage matériel d'un acteur régional intéressant, même s'il fait figure d'exception. Durant son règne, Sidon devint un centre de portée régionale, et l'on y érigea de nombreux bâtiments. Fakhr al-Din, comme son père et son grand-père avant lui, devint le chef des montagnes druzes en 1000/1591[31]. Le jeune émir druze parvint à établir de bonnes relations avec Murad Pacha, gouverneur de Damas (1001/1593) et plus tard Grand vizir (1015/1606 – 1020/1611), qui lui donna le port de Sidon en 1001/1593. À partir de Sidon sur laquelle il régnait, Fakhr al-Din étendit graduellement son territoire lors des années qui suivirent, aux dépens des chefs d'autres régions le long des montagnes et de la côte libanaises jusqu'à la Bekaa. Des affrontements avec le gouverneur de Damas et la menace d'une campagne punitive menée par Istanbul, forcèrent Fakhr al-Din à chercher refuge en Toscane en 1020/1611, où il avait établi des contacts avec les Médicis, en signant avec eux un traité d'entraide militaire en 1017/1608. La « capitale » de l'*imara* druze changea avec son frère Yunus, qui l'établit à Deir al-Qamar[32]. Après son retour en 1027/1618, Fakhr al-Din continua sa politique d'expansion régionale, atteignant les *Sanjaks* de Naplouse et de 'Ajlun au sud à la fin des années 1620, et contrôlant de grandes parties de la province de Tripoli au nord, jusqu'à Palmyre à l'est. Finalement, l'État ottoman prit des mesures fermes et ordonna au gouverneur de Damas, Küçük Ahmed Pacha (mort en 1046/1636-1637) de marcher contre lui. En 1042/1633, l'armée de Fakhr al-Din, menée par son fils 'Ali, fut défaite et 'Ali tué. Fakhr al-Din s'enfuit dans les grottes de Jezzine, où il fut capturé par les armées de Küçük Ahmed Pacha, et emmené à Istanbul, pour être exécuté en 1045/1635.

La *waqfiyya* de Küçük Ahmed Pacha offre un document exceptionnel pour l'histoire de Sidon, puisqu'elle concerne « toutes les propriétés des progénitures de la famille Ma'n (*awlad Ma'an*) à Sayda, Sour (Tyr), Baniyas et ailleurs […] » qui faisaient partie de deux *waqfs* datés de 1044/1634-1634 et 1047/1637-1638 et qui « […] devinrent propriété du *wazir* et son

waqf, par ordre impérial de la fin du Dhou al-Hijja 1046 (mai 1637) »[33]. Le document est posthume (on se réfère à Küçük Ahmed Pacha comme *al-mahrum* – c'est-à-dire « le décédé ») et il s'agit probablement d'une confirmation de document plus ancien[34]. Küçük Ahmed Pacha avait fait cette fondation pour les bénéfices de La Mecque et de Médine (*waqf al-haramayn*). Administrée depuis Damas, on trouve également, dans les archives damascaines, des archives judiciaires sur les réparations et les restaurations des propriétés de cette fondation[35]. Le document permet d'éclairer l'histoire de Sidon, et d'établir en partie le patronage de Fakhr al-Din, qui était l'objet de nombreuses spéculations, notamment en raison des mystifications de la construction nationale.

Les propriétés de la famille étaient nombreuses : 69 propriétés de taille variable sont signalées, qui vont de la moitié d'un moulin à 40 magasins (Fig. 12, pl. VI, p. 344). Les biens immobiliers sont au nombre de :

– 34 maisons, 4 étages supérieurs (*tabaqa*), 2 espaces voûtés (*qabu*), une habitation collective bon marché (*hawsh*) ;
– 2 caravansérails (*khan*), 56 magasins (*dukkan*), 2 entrepôts (*makhzan kabir*), 9 réserves (*makhzan*), 1 grand entrepôt (*bayka*), 3 plateformes de vente (*mastaba*) ;
– 1 hammam ;
– 3 moulins (*tahuna*) et des parts de cinq moulins, 1 moulin à huile (*ma'sarat zayt*), 1 rôtissoire (*mahmas*), des usines de savon (*masbana*), 1 boulangerie (*firn*) ;
– 1 café.

Les biens indiqués ci-dessus étaient tous situés à Sidon, mais il ne s'agissait sans doute que d'une partie des propriétés de la famille, et les biens à Deir al-Qamar (où l'on connaît les maisons de Yunus et de Fakhr al-Din al-Ma'ni) ou à Beyrouth auront eu une autre destinée. Ni terres, ni jardins, ni systèmes hydrauliques, ni bateaux n'y sont mentionnés[36]. Le statut légal et le propriétaire des biens, avant qu'ils ne soient transformés en *waqf*, ne sont pas clairs. On donne aux maisons le nom de la famille qui y vit, et non celui de son investisseur antérieur. Dans de nombreux cas, on ne peut distinguer qui était le membre de la famille responsable du bâtiment. Trois personnes sont d'une grande importance dans la *waqfiyya*, et nombreux sont les maisons et les magasins qui portent leur nom : Ibn Ma'n (=Fakhr al-Din), son fils al-Amir 'Ali et son frère al-Amir Yunus.

La description de chaque bâtiment et leur voisinage bien déterminé permettent de recomposer la topographie de la ville. À travers cette source, nous apprenons que les douves (*khandaq*) n'étaient pas uniquement situées à l'est de la ville (voir *infra*), mais protégeaient également le flanc sud avec Bab al-Zaytuna disparue. Il est indiqué également une tour de défense (*burj*) située à l'angle nord-est de la ville. En revanche, on ne mentionne

Fig. 13 – Khan al-Ruzz, fondé par la famille Ma'ni (Weber, 2001).

pas de remparts à proprement parler. La douane (*kumruk*) du début du XVIIe siècle était située à proximité du bureau de douane moderne, et nous pouvons également localiser le tribunal (*mahkama*), le Suq al-'Ars et le Suq al-Harir, qui, tous deux, n'existent plus aujourd'hui[37].

Les nombreuses maisons et les bâtiments commerciaux constituent la grande majorité des édifices dotés. Les structures commerciales les plus vastes sont deux caravansérails attenants qui demeurent encore aujourd'hui. Le patronage et l'âge des deux structures n'ont pas encore été établis. Le plus grand, le Khan al-Ruzz, ou le « Khan du Riz » (Fig. 13 ; Fig. 5, n° 4, pl. V, p. 343), suit le modèle habituel des structures commerciales, et la *waqfiyya* dénombre 21 entrepôts au rez-de-chaussée et 28 salles au premier étage. Le style du bâtiment est très simple : nulle décoration ni inscription n'ornent sa porte ou son intérieur. Contrairement au Khan al-Franj, les salles au rez-de-chaussée sont fermées et aucune galerie ouverte n'en permet l'accès. D'Arvieux décrit le *khan* aux alentours de 1660 :

> « Le premier [KHAN] est sur le bord de la mer et voisin de la douane. Les Égyptiens et les marchands des pays s'y retirent et même les Français quand ils ne peuvent trouver de place dans le grand KHAN.
> Il y a de grands magasins au rez-de-chaussée, où l'on met le riz et les autres marchandises, et une galerie couverte au-dessus, où sont les portes des chambres. La cour est assez grande. Il y a une petite mosquée au milieu, où les Mahométans vont faire leurs prières, quand ils ne peuvent pas aller aux autres »[38].

Une construction moderne a remplacé la mosquée décrite par d'Arvieux, et le *khan* se trouve plutôt en mauvais état. Les petits ateliers au rez-de-chaussée sont caractéristiques des reconversions modernes de *khans*, tandis que les étages supérieurs ont été transformés en logement permanent, abritant douze familles de Sidon et de Palestine, réfugiées depuis le milieu du XXe siècle.

Outre son nom inhabituel, le Khan al-Qaysariyya (Fig. 5, n° 5, pl. V, p. 343) a une forme remarquable. On utilisait le terme *qaysariyya* pendant la période mamelouke à la place de *khan*, pour désigner des caravansérails urbains ; mais son sens changea durant la période ottomane, en particulier lors des derniers siècles, pour désigner un bâtiment commercial destiné aux bureaux et au logement, souvent dépourvu de cour et servant de principal espace de stockage[39]. On peut considérer le Khan al-Qaysariyya comme la première étape d'une distinction entre les deux termes. La *waqfiyya* mentionne 5 entrepôts au rez-de-chaussée et 12 salles au premier étage. Aujourd'hui, cela a beaucoup changé et plusieurs unités sont divisées et transformées, mais deux des entrepôts parmi les plus spacieux sont intacts et font désormais office de magasins. Les grands espaces à l'étage supérieur permettent des logements assez confortables. Ici, également, les familles vivent depuis plusieurs décennies et ont adapté l'espace à leurs besoins en fonction de leurs moyens. On a construit une cour et les habitants ont modifié le bâtiment à tel point qu'il n'est pas facile de reconnaître sa structure originale. D'Arvieux, qui y vécut pendant plusieurs années, nous la restitue ainsi :

> « Le second [*khan*] est le plus petit. Il est joignant les magasins du riz. La porte est sur la grande rue, vis-à-vis une mosquée [al-Bahri]. La cour qui est petite et carrée à quatre magasins et douze chambres au-dessus, avec une galerie couverte, qui y donne entrée. Les marchands du pays s'y logent, quand il n'est pas occupé par les Francs. C'est le plus joli et le plus commode des trois. J'y avais établi ma demeure, j'avais toute la face qui regarde la mer, et j'avais fait de la dépense pour m'y accommoder. J'avais une grande chambre et un cabinet pour moi, une chambre pour mes amis, une autre pour mes domestiques, un balcon sur la cour, une salle à manger, une cuisine, et les autres lieux nécessaires à un ménage.
>
> J'étais là fort en repos et très commodément, éloigné du bruit continuel que l'on entend dans les autres khans, où les muletiers logent leurs bêtes dans les cours et crient jour et nuit en chargeant ou déchargeant les marchandises ; car la coutume de ces peuples est de ne pas charger une paille sur leurs épaules sans crier à pleine tête. J'étais le maître de mon petit khan, le portier était à ma disposition. Je pouvais régaler mes amis, étudier et travailler sans être interrompu. Deux grands magasins me servaient de serre, de cave et d'écurie ; en un mot, j'étais logé aussi bien que je pouvais le souhaiter. »[40]

Tout comme son grand frère voisin, le Khan al-Qaysariyya ne comporte aucune décoration et on a retiré son inscription ; il semble fait de grès, un grès qui tire sur le brun. Comme le Khan al-Franj, les deux *khans* de la famille Ma'ni donnaient directement sur le rivage. Les trois *khans* mentionnés étaient, aux environs de 1600, les plus grands caravansérails de la ville. Autour d'eux, le souk de Sidon prit de l'importance, et on peut supposer qu'un grand nombre de marchands qui venaient s'établir dans la ville investirent dans la construction de magasins. Les Ma'ni agrandirent considérablement le centre commercial. Trois lieux en particulier concentrent la multitude des magasins de la *waqfiyya*. Des documents mentionnent en effet plusieurs boutiques juste à côté du Khan al-Ruzz, dans le Suq al-'Ars, et à l'est du Khan al-Franj dans le Suq al-Harir. Cependant, la plupart des magasins (40) ont été dotés en même temps que le nouveau sérail que Fakhr al-Din fit construire. Certains sont encore visibles aujourd'hui et forment des parties de l'enceinte occidentale du sérail (Fig. 14). Toutefois, l'extension du district mercantile au sud de la place du Sérail ne se poursuivit pas lors des décennies ultérieures (malgré le souk local du quartier, autour de Kikhiyya et de la mosquée Qutayshiyya). Le district portuaire continua à croître : *hub* commercial de la ville durant les XVIIe et XVIIIe siècles, il demeure encore aujourd'hui un quartier de commerce (Fig. 4, pl. IV, p. 342).

Les 34 maisons dotées étaient d'un genre assez différent, et nous ne sommes plus en mesure de toutes les situer dans la ville. Les maisons de Fakhr al-Din, de son frère Yunus et de son fils 'Ali, se détachent clairement des autres (voir Fig. 12, pl. VI, p. 344). La *waqfiyya* indique l'endroit où était située la maison de la femme de Fakhr al-Din (Walidat al-Amir 'Ali) et de son mamelouk, Surur Agha ; elle renseigne également sur un logement collectif à bas prix, le Hawsh Ibn Dalal, comprenant 16 pièces et des maisons mitoyennes de familles juives. On peut identifier certaines maisons, comme celle que la *waqfiyya* nomme Dar al-Musilmani, à l'est du Khan al-Franj, aujourd'hui transformé en école (Fig. 15, pl. VII, p. 345 ; Fig. 18, n° 3). Le chevalier d'Arvieux attribuait la paternité de ce bâtiment à Fakhr al-Din al-Ma'ni, qui y aurait logé ses femmes et l'aurait utilisé comme (vieux) sérail. Il se peut que les pièces que vit d'Arvieux aient jadis servi de Dar al-Harim[41]. Devenue une partie du *waqf* de Küçük Ahmed Pacha en 1046/1637, la maison fut louée au consul français – c'est pourquoi d'Arvieux la visita, aux alentours de 1660. Au début du XVIIIe siècle, les archives consulaires des Archives nationales de France démontrent que le trésor provincial de Damas administrait cette maison, qui était louée aux consuls français par Mustafa et 'Ali Agha al-Hammud, pour le compte du trésor. Ce fut Mustafa qui donna la permission de faire ainsi en 1712 et, plus tard, de réparer et de transformer le bâtiment[42].

Fig. 14 – Magasins du sérail fondés par Fakhr al-Din al-Ma‘ni (Weber, 2002).

Une porte rattache la cour de la maison au Khan al-Franj. Sur les trois autres côtés de la cour, les salles sont divisées en deux étages, avec une arcade ouverte sur la face nord, et une grande salle de réception (*qa‘a*) sur la face sud de l’étage supérieur[43]. La *qa‘a* surplombe tout le bâtiment ; ce n’est pas une pièce unique mais tout un ensemble de pièces. La salle principale est en forme de croix avec un dôme central, et il y a une petite pièce dans chacun des quatre angles de la croix (Fig. 16, pl. VIII, p. 346 ;

Fig. 17, pl. VIII, p. 346). Cet agencement rappelle celui des grands pavillons ottomans qui faisaient appel aux modèles persans, comme le Çinili Köşk (877/1473) à Istanbul, modèle qui fut également diffusé à grande échelle dans les provinces arabes. L'on connaît, par exemple, ceux d'Alep, et on a récemment pu identifier deux autres exemples à Tripoli, au tournant des XVIe et XVIIe siècles : au sommet du Khan al-'Askar et sur le Bayt Kastaflis-'Adra[44]. Par ailleurs, il existe une autre *qa'a* en dôme avec deux bras (*iwan*) – et non pas quatre – dans la maison d'Amir 'Ali au sud du Khan al-Franj (Fig. 18, n° 4). On peut encore y voir de nombreux éléments décoratifs, mais l'enceinte a beaucoup changé aux siècles suivants : le dôme s'est effondré et la *qa'a*, très grande, a été subdivisée en deux étages, afin d'offrir de l'espace aux familles qui occupent le bâtiment.

Le sérail

Si le sérail de Fakhr al-Din se détache nettement par rapport aux autres maisons de la *waqfiyya*, c'est tout d'abord en raison de son nom : « l'édifice Ibn Ma'n » (*'imara*, et non maison/*dar*). Brièvement décrit, il consiste en un « *iwan* au rez-de-chaussée, une cour, une fontaine, un jardin, et plusieurs pièces et *qa'as*… »[45]. Fakhr al-Din avait fait construire son sérail au sud d'une grande place, au milieu de la ville, qui porte aujourd'hui le nom de Place du Sérail (Sahat al-Saray). Le plan de la ville en 1864 par Gaillardot montre une vaste structure, avec une cour et une fontaine intérieure ou une vasque d'eau plutôt grande ; seuls subsistent l'entrée, les compartiments de la pièce derrière et quelques magasins. L'un des nombreux cafés de Sidon fut construit au début du XXe siècle, face à l'entrée du sérail, si bien qu'il n'est plus directement visible de la place. On reconstruit complètement l'étage du haut à la fin du XIXe siècle, quand le complexe se transforma en école. L'ancienne cour du sérail sert de cour de récréation, tandis que le jardin a été transformé en terrain de jeu. L'inscription d'origine, sur le portail à l'entrée, est perdue ; elle fut remplacée en 1225/1809-1810 par une inscription secondaire. Néanmoins, le portail est un bel exemple d'architecture régionale, avec sa maçonnerie à rayures (*ablaq*) et ses consoles *muqarnas* qui servent de contreforts à l'arche de la niche du portail (Fig. 19).

Une grande partie du sérail a disparu avec le temps, et seules quelques descriptions permettent de recomposer, au-delà de l'entrée, le reste du palais de Fakhr al-Din. Al-Khuri fait mention d'un voyageur (sans plus de références), qui visita la ville en 1598 et décrivit le sérail de Fakhr al-Din, bâti initialement pour servir de siège à l'administration (Dar al-Hukuma) avec un jardin couvert de plantes ; c'était le plus grand bâtiment de la ville[46]. Mais c'est à nouveau Laurent d'Arvieux qui présente un tableau plus détaillé :

> « Ce Sérail est vaste et tout bâti de pierres de taille ; les appartements du rez-de-chaussée sont tous voûtés, et ceux de dessus sont enrichis de peintures à l'arabesque, avec des fleurs et des passages de l'Alcoran en lettres d'or. Les murs sont épais et bâtis solidement. Les fenêtres sont grandes et grillées de fer. Il est couvert en terrasses, sur lesquelles on peut se promener, et jouir de la vue de la mer et de la campagne. Les escaliers qui conduisent aux terrasses sont grands, bien éclairés et fort commodes. […] On y trouve l'escalier de l'appartement du Kiachia, et à quelque distance une autre porte plus grande et plus ornée, qui donne entrée dans une grande cour, dont le milieu est occupé par une pièce d'eau de dix toises de longueur, sur quatre de largeur, sur laquelle il y a un kiosque, ou cabinet, fort enrichi de peintures et de dorures, avec des tapis et des carreaux magnifiques. C'est là où le pacha se repose pendant les chaleurs de l'été. Les côtés de la pièce d'eau sont ornés de terrasses, sur lesquelles il y a de gros orangers, des citronniers, et des arbustes, dont l'ombre joint à celui des murailles des bâtiments qui environnent cette cour, et qui sont fort hauts, répand une fraîcheur des plus agréables dans ce lieu… […] Le jardin est derrière la face du milieu, il a trente toises de largeur, sur quarante à cinquante de longueur. Il est rempli de fleurs et de toute sorte d'arbres fruitiers, comme orangers, citronniers et autres. Quoique ces arbres soient plantés sans ordre, il ne laisse pas d'avoir de l'agrément. Il y a des kiosques, ou cabinets en plusieurs endroits, avec des fontaines qui servent à arroser les plantes. C'est un plaisir de s'y promener le matin avant la chaleur, et le soir quand elle est passée, lorsque ces arbres sont en fleur »[47].

Près du sérail, on finança des maisons, de nombreux magasins, les deux *khans*, et les principaux bains publics de la ville. Le Hammam al-Bahr, mentionné dans la *waqfiyya*, est sans doute identique au Hammam al-Mir (Fig. 18, n° 1) qui fut détruit durant l'invasion israélienne de 1982. Le fameux érudit damasquin, Abd al-Ghany al-Nabulusi, qui visita Sidon à la fin du XVIIe siècle, nous en a laissé un récit détaillé. Il y mentionne trois hammams qui appartenaient à la ville : le Hammam al-Suq (Sab' Banat), le Hammam al-Shaykh et le Hammam al-Mir. C'est surtout le Hammam al-Mir qu'il s'attacha à décrire longuement, puisqu'il s'agissait du bain public le plus prestigieux et le plus important. Alors qu'il ne signale que le nom des deux autres, il entre davantage dans les détails pour le Hammam al-Mir :

> « … il fait face au bord de mer, il est gros, il a beaucoup d'eau et est pavé de marbre. Dans le *mashlah*, il y a une fontaine grande et haute, de forme octogonale et faite de marbre blanc. Il est composé de seize pièces et chaque pièce est presque aussi grande qu'une *qa'a*. Le pavage autour de la fontaine est constitué de quatre pièces de marbre. Chaque pièce est sur un côté de la fontaine et fait presque cinq coudées de long. À l'intérieur du bain public il y a deux grandes fontaines qui sont appelées par les gens « le bassin » (*maghtis*). L'eau de la première est

Fig. 18 – Place al-Saray, vers 1650 (reconstruction Weber, 2005).
1 – Hammam al-Mir (Fakhr al-Din, ~ 1600)
2 – Khan al-Franj / Ibrahim Khan (Sokollu Mehmed Pasha, 1574)
3 – Dar al-Musilmani / Consulat français (Fakhr al-Din, ~ 1600)
4 – Maison d'Amir 'Ali (al-Tahta) (début XVIIe siècle)
5 – Mosquée de Bab al-Saray (968/1561)
6 – Saray (Fakhr al-Din, début XVIIe siècle)
7 – Zawiyat Abu Nahle (1008/1599-1600)
8 – Jami' Kikhiya (première moitié du XVIIe siècle)

> chaude et l'eau de la seconde est froide. L'intérieur de ce hammam est très spacieux et il y a de nombreux petits bains publics séparés (*khalwa*), parmi lesquels le meilleur a une fontaine plus petite et de beau marbre (*fisqiyya*). Son air est bon et doux »[48].

Ainsi, à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle, fleurirent au sud du port une place publique avec un sérail, des habitations huppées, un hammam, des mosquées, des magasins et des *khans* ; la famille Ma'ni finança la plupart de ces bâtiments. Fakhr al-Din, avec son sérail situé sur la place, suivit la nouvelle mode que les Ottomans avait introduite dans la région. D'un point de vue urbanistique, la disposition de cette place à Sidon est singulière, si on la compare à des villes plus grandes dans le Bilad al-Cham et dans les provinces arabes. En effet, les Ottomans construisaient normalement leurs sérails sur des places publiques à la périphérie des villes, comme à Damas ou à Tripoli[49]. Le sérail de Fakhr al-Din à Beyrouth était situé à la lisière de la ville, à l'est. Toutefois, la localisation du sérail de Beyrouth était probablement due à l'existence d'un bâtiment antérieur que l'émir druze avait réutilisé[50]. Quant au sérail de Sidon, son implantation au beau milieu du tissu urbain n'est pas fréquente, tout comme, de manière plus générale, la distribution très inhabituelle des principaux secteurs fonctionnels de la ville. Souvent – et la fondation de la ville mamelouke de Tripoli en est un bon exemple – le centre-ville était marqué par une mosquée cérémonielle entourée par des écoles et une série de marchés. Beaucoup d'autres villes suivirent ce modèle, mais ce ne fut pas le cas de Sidon : la mosquée principale de la ville était située au sud-ouest, sur le front de mer, assez éloignée des centres commerciaux et administratifs de la place du sérail et du principal bâtiment commercial situé un peu plus au nord. Deir al-Qamar se distingue également. À Deir al-Qamar, les sérails (de Yunus, de Fakhr al-Din puis des Chehab/Shihabi), le principal caravansérail, les souks (la plupart d'entre eux ont disparu), l'église, la synagogue et la mosquée sont tous postés autour d'une place. Or, le cadre de la « capitale » druze est unique ; située dans les montagnes du Chouf, on ne peut que difficilement la considérer comme une véritable ville. Si l'on observe de plus près la structure « sérail avec place », l'on peut supposer que la conception à l'œuvre à Sidon était proche de la disposition que l'on retrouve manifestement au vieil hippodrome d'Istanbul (At Meydanı) avec la principale mosquée (Sainte-Sophie) et les palais des hauts dignitaires – comme celui de Sokollu Mehmed Pacha – qui donnent directement sur la place[51]. Sidon, ville relevée de ses ruines, offrait la possibilité de construire un sérail et une place au milieu de la ville ; il n'était ainsi pas nécessaire de les construire à la périphérie, comme ce fut le cas ailleurs. Les acteurs locaux et régionaux de Sidon suivaient, semble-t-il, les nouveaux principes d'urbanisme importés au Bilad al-Cham durant la domination ottomane,

Fig. 19 – Bab al-Saray, fondé par Fakhr al-Din al-Ma'ni (Weber, 2002).

et qui s'accompagnaient de modes en architecture. Comme nous avons pu l'observer pour la mosquée Bab al-Saray et la mosquée Qutayshiyya, les mosquées de la fin du XVIe siècle et du début du XVIIe siècle suivaient les conceptions ottomanes relatives à l'espace et souvent à la décoration – comme pour certaines habitations, à l'instar de l'une des maisons de Fakhr al-Din (la *qa'a* en forme de croix). La représentation du pouvoir, aux moyens d'une place du sérail, de *qa'as* et de manière emblématique, de

mosquées, tirait donc parti d'un langage architectural ottoman adapté aux goûts, aux matériaux et aux techniques locaux. Par contraste, les nombreux restes visibles à Sidon (et à Deir al-Qamar) ne peuvent accréditer l'idée, pourtant souvent revendiquée, d'une influence italienne[52].

Le centre administratif sur la Place du Sérail et le centre commercial sur le port, auxquels Mulhim bin Yunus ibn Qurqumaz al-Ma'ni (1635-1638) ajouta un autre caravansérail, le Khan al-Dabbagha, demeurèrent le centre-ville jusqu'à la toute fin du XIXe et au début du XXe siècle[53]. Si l'on tient compte de tous les bâtiments déjà mentionnés appartenant à la famille Ma'ni, ainsi que des autres bâtiments documentés de ce temps (Fig. 5, pl. V, p. 343 ; Fig. 12 ; Fig. 18), il devient clair que le centre commercial et administratif, avec ses édifices publics et ses maisons prestigieuses, remonte à l'époque de deux acteurs majeurs de l'histoire de la ville : Sokollu Mehmed Pacha et l'émir Fakhr al-Din. Après le dynamisme impulsé par un acteur supra-régional, Sidon, devenue le siège d'un dignitaire régional, continua à croître dans les années 1590 et dans la première moitié du XVIIe siècle. La compétition régionale ne l'affaiblit point, à l'inverse de Payas. Le processus de développement continua et s'intensifia encore lorsque Sidon devint le siège d'une famille d'acteurs régionaux, les Ma'ni, et plus tard, une capitale provinciale officielle. Au début du XVIIIe siècle, ce furent les acteurs locaux qui modifièrent la structure urbaine léguée par le passé, et qui entreprirent la vague suivante de constructions significatives. L'ascension de la famille Hammud était ainsi étroitement liée à la vie commerciale de la ville, avec ses *khans* et ses souks.

Sidon au XVIIIe siècle : la *waqfiyya* de Mustafa Agha et les propriétés des Hammud

Le XVIIIe siècle, que l'on nomme l'Âge des A'yan (des notables) dans l'historiographie ottomane, est une période importante pour l'histoire du Moyen-Orient, et en particulier pour la ville de Sidon. Bien que les notables locaux aient joué un rôle social clé, avant comme après le XVIIIe siècle, le label historiographique n'est pas entièrement faux. Le XVIIIe siècle se caractérise en effet, dans l'Empire ottoman, par la prise de pouvoir croissante, aussi bien économique que politique, d'élites urbaine et rurale. À Sidon, les Hammud faisaient office, au cours des premières décennies du siècle, de collecteurs de taxes. Leur richesse grandissante, ainsi que leur influence considérable ont laissé une forte empreinte sur la ville. Les Hammud devaient leur solidité financière à la réforme fiscale de 1695, qui légalisa dans l'Empire (*malikane*) l'attribution à vie d'une ferme d'impôts (*iltizam*). Les collecteurs de taxes pouvaient désormais contrôler et tirer profit de revenus fiscaux (*muqata'a*), de terres et de bureaux de douanes,

non plus sur une courte période, mais pour de nombreuses années. À travers la mise en œuvre nouvelle de cette politique – et à en juger d'après les preuves matérielles – les familles des notables locaux accumulèrent une richesse prodigieuse. Dans beaucoup de villes, les principaux projets de construction furent financés non plus par des officiers ottomans venus de l'extérieur, mais par des acteurs sociaux et des familles locales (ou assimilés). L'argent récemment acquis fut investi dans de grandes maisons, des écoles, des bâtiments commerciaux qui indiquaient le rôle de leur mécène dans le contexte local. Pour le Liban rural, la date de la réforme fiscale a une valeur plus symbolique dans la mesure où les différentes familles considéraient déjà comme leurs les fermes générales, bien avant que la loi officielle n'introduise la collecte à vie des impôts.

Toutefois, dans un contexte urbain comme celui de Sidon, la date de 1695 est d'une importance capitale. Au début du XVIIIe siècle, une famille locale dont les membres officiaient comme fermiers généraux du port, acquit une véritable fortune. Ils laissèrent ainsi une empreinte extraordinaire dans la ville, plus que n'importe quelle autre famille originaire de Sidon. La famille Hammud arriva à Sidon probablement dans le courant du XVIe ou du XVIIe siècle. Des preuves matérielles indiquent qu'un membre de la famille, Mustafa Katkhuda, avait déjà une position importante dans la première moitié du XVIIe siècle. En outre, les lettres des consuls français[54] permettent de se faire une idée du patriarche de la famille Hammud sur trois générations, du début jusqu'au milieu du XVIIIe siècle – période durant laquelle ils firent construire la plupart de leurs bâtiments.

Mustafa Agha al-Hammud est le premier membre de la famille qui a laissé des traces, à la fois dans les archives et grâce aux monuments issus de sa vaste entreprise de construction. Son nom commence à apparaître dans les archives consulaires alors qu'on entreprenait la construction de ses immeubles (voir *infra*). Le consul français fait une remarque à son propos, en janvier 1712, le désignant comme « Aggi Mustafa Hamoud, turc de Seyde » – le mot « turc » correspondant, dans sa terminologie, à l'équivalent « d'officiel »[55]. On peut facilement confondre le rôle de Mustafa avec celui d'un homonyme, puisque le consul fait allusion à deux Mustafa différents : « Moustapha Aga douanier de Seyde » ainsi que « Moustafa Aga du château de Seyde » et « Moustafa Aga, gouverneur de la forteresse de Seyde »[56]. Un document de 1129/1717 fait allusion à un Mustafa Agha gardien (*dizdar*) du château de Sidon[57]. Il s'agit certainement du Mustafa Agha (ibn Ahmad Agha al-Zafiri), auquel Mustafa Agha (al-Hammud) avait acheté plusieurs biens quelques années avant que cela ne fût enregistré dans sa *waqfiyya*[58]. On ne peut pleinement établir comment Mustafa Agha al-Hammud parvint à ces positions, mais l'on sait que son homonyme occupait la fonction militaire la plus importante, ce qui permet de mettre de côté le rôle de l'armée dans son ascension.

Nous pouvons, en revanche, suivre plus en détail sa charge de fermier général (*douanier de Seyde*) – une charge qui resta dans la famille pendant deux générations encore. En 1132/1720 Muhammad Qadi de Sidon rapportait que Hajji Mustafa al-Hammud allait recevoir 4 030 *ghurush* et 64 170 *aqche* des marchands français, pour 730 *qintar* d'huile d'olive, exportée des ports d'Acre, Sidon et Beyrouth[59]. Par conséquent, la richesse et les propriétés de la famille Hammud (discutées en détail ci-dessous) semblent résulter directement de la loi de 1695 sur l'adjudication à vie de la ferme générale. Le pouvoir de Mustafa dans la ville apparaît nettement. Il contrôlait certainement les *waqfs*, car le consul le nomme « Mustafa et-Mouvelly de la ville de Sayda »[60]. Un *mutawalli* est un fidéicommissaire, principalement de *waqfs*, mais cela pourrait faire référence ici à d'autres responsabilités financières. Le consul parle d'« Aggi Moustafa, procureur du trésorier de Damas », auquel il paya le loyer de la maison où il vivait – le Dar al-Musilmani, mentionné plus haut, du *waqf* de Küçük Ahmed Pacha (Fig. 15, pl. VII, p. 345 ; Fig. 18, n° 3). Par conséquent, Mustafa Agha, et plus tard son fils ʻAli, étaient les *mutawalli* de cet important *waqf* et sans doute d'autres fondations, administrées également à la cour de Damas[61]. Mustafa s'occupait d'affaires immobilières diverses : le consul, le *qadi* et le gouverneur avaient un contentieux à propos de travaux et de réparations, pour lesquels Mustafa Agha avait réclamé de l'argent (très probablement en raison de sa fonction de *mutawalli*). Il n'était pas en bons termes avec le consul français Poullard, qui le désignait comme « … un abominateur, un traître… »[62].

Mustafa est certainement mort un peu après avril 1721, car c'est à cette époque que son nom apparaît dans les lettres des consuls pour la dernière fois. Ensuite, nous pouvons suivre la trace de ʻAli Agha, le fils de Mustafa, qui hérita des deux fonctions dont hériterait à nouveau Ahmed, le fils de ʻAli. Il était fermier général de Sidon et fidéicommissaire des affaires financières de Damas (comme le *tawliya* du *waqf* de Küçük Ahmed Pacha). Dans le testament de son père, daté de 1127/1715 (voir *infra*), il est le seul parmi ses frères que l'on désigne comme agha ; à cette époque-là, il était déjà probablement d'un certain âge. ʻAli Agha apparaît dans les archives françaises assez souvent. En 1720, le consul mentionne que « … notre frère Ally Agha qui est ici présent vous salue »[63] et en 1727 il parle de « … Aly Aga le douanier mon très initié ami… » qui … « … possède presque tout le gouvernement… »[64]. À une autre occasion en 1731, le consul l'appelle « … Aly Agha, notre douanier, amy très affectionné de la nation »[65]. Le consul français Lemaire ne cache pas sa grande amitié avec ʻAli Agha[66].

De nombreux documents témoignent de l'importance remarquable de ʻAli Agha dans la ville. Il y joua un rôle crucial dans les affaires quotidiennes, et pouvait endosser les responsabilités du gouverneur durant son absence – en une occasion, Abdallah Köprülü Pacha lui demanda officiellement

de faire ainsi, jusqu'à l'arrivée du Pacha[67]. Après la mort de l'ex-wali de Sidon, 'Uthman Pacha, en 1138/1726, 'Ali Agha eut la charge de régler une partie des affaires financières relatives à ses propriétés[68].

'Ali Agha était la personne la plus influente de la ville, particulièrement durant les périodes de transitions gouvernementales. Le consul français s'intéressait naturellement à la communauté catholique locale. 'Ali Agha l'aida ainsi plusieurs fois, en servant d'intermédiaire entre le consul et le pacha, pour soutenir les catholiques et les missions dans les régions[69]. Ce fut le cas, par exemple, lorsque le consul souhaita recevoir du pacha nouvellement installé la permission de faire baptiser les catholiques par les moines capucins de Beyrouth, souhait qui ne fut exaucé que grâce à la médiation de 'Ali Agha[70]. 'Ali Agha joua également un rôle clé pour le consul. Ce dernier rapporta plusieurs fois, en 1729 et en 1730, avoir demandé à 'Ali Agha de le protéger du pacha (gouverneur / *wali*), lui-même ainsi que ses intérêts. 'Ali Agha arrangeait par conséquent des audiences avec le pacha. Il pouvait aller en personne recommander le consul, ou bien donner à celui-ci des conseils sur la manière de négocier avec le gouverneur[71]. Pourtant, nous n'en savons guère plus à propos d''Ali Agha – ses dates de naissance et de mort demeurent inconnues. Puisque sa maison (voir ci-dessous) était en construction en 1720, et que le consul français parle de « … feu Aly Aga… » en 1738 (voir ci-dessous), il occupa vraisemblablement son poste de la fin des années 1710 environ, jusqu'aux alentours de 1735.

À la fin des années 1730, deux des Hammud se trouvèrent dans une position de pouvoir similaire. Ahmad al-Hammud était le fermier général de Sidon, tandis que son oncle, Yusuf al-Hammud, avait la même fonction à Acre. Le consul français mentionne « … les deux Agha de Seyde et d'Acre, oncle et neveu… » et « … l'Agha de la douane ou son oncle qui est aussi douanier à Acre… »[72]. Le 29 octobre 1738, le consul note à propos d'un problème de propriété « …présenté à Ahmed Aga fils de feu Aly Aga… »[73], qui prouve que le fils de 'Ali Agha, Ahmad, avait suivi les pas de son père et occupait le même poste. Mais l'étoile des Hammud commençait à pâlir. Dès le début, Ahmad semblait confronté à un grand nombre de problèmes financiers, comme les lettres du consul le montrent, qui mentionnent, par exemple, une transaction financière inaboutie[74].

Les rapports du consul indiquent, en effet, que les Hammud commencèrent à avoir des problèmes financiers et juridiques majeurs, aussi bien entre eux qu'avec le gouverneur de Sidon, avec qui ils étaient en perpétuel conflit. Le consul français indique que le pacha voulait remplacer la famille Hammud – en raison de problèmes avec les étrangers et les « douaniers »[75]. Il se plaint de l'agha et de son oncle à Acre, et de la façon dont ils collectaient l'argent et accumulaient de grandes fortunes, qui leur permettaient de construire de « beaux bâtiments ». Ces aghas, continue-t-il, essayaient de

vendre les terres, les jardins et les maisons des Français. Ces propriétés faisaient certainement partie d'un *waqf*, parce que le consul explique qu'il refusait de les acheter, puisque les revenus qu'on en tirait étaient destinés à La Mecque[76]. Il donne de plus amples détails sur les conflits qui opposaient l'Agha Ahmad al-Hammud et son oncle Yusuf al-Hammud, à Acre. À cause d'eux, Yusuf al-Hammud fut forcé de vendre toutes ses propriétés une fois en prison[77]. Mais les troubles ne s'arrêtèrent pas là. Lors de la même année (1741), le consul signale un certain Hammud Agha de Sidon (très probablement Ahmad), qui échappa au pacha et réclama les revenus du sultan. Trahi par son oncle à Acre, on arrêta Hammud Agha et sa famille. Durant sa détention, l'Agha s'accorda avec le pacha pour lui vendre un *khan* qu'il avait fait construire pour la marine, moyennant 40 bourses[78].

Yusuf fut finalement envoyé à Istanbul, et la fortune des Hammud dut faire face à un revers majeur. Seul Ahmad Agha continua apparemment son travail à des postes importants. Il demeura collecteur de taxe de Sidon en 1739 et fut plus tard nommé *mutasallim* (gouverneur adjoint) de Sidon[79]. Pour le reste des XVIIIe et XIXe siècles, on ne trouve nul document ni inscription qui se réfèrent aux Hammud. Il semble qu'avec l'ascension de Zahir 'Umar (voir ci-dessous) à Acre, et le déplacement du centre de gravité politique de la province de Sidon à Acre, et plus tard à Beyrouth, les Hammud ne purent recouvrer leur fortune antérieure.

Les bâtiments de la famille Hammud

Si les archives reflètent bel et bien le brillant statut de la famille Hammud, l'apparence physique de la ville peut également en témoigner, particulièrement à l'est de la ville, où les membres de la famille Hammud firent construire de nombreux bâtiments ; quasiment tous leurs édifices, trouvés durant les fouilles, remontent au début du XVIIIe siècle (Fig. 20, pl. IX, p. 347). Seules deux constructions datent d'une période antérieure. Nous avons des preuves que al-Shaykh Mustafa Katkhuda, qui avait financé la mosquée spacieuse Kikhiyya en 1044/1634-1635 (Fig. 18, n° 8) avait légué le Khan al-Yahud et une fabrique de savon au *waqf* de sa mosquée.

On peut attribuer deux bâtiments à Mustafa Agha al-Hammud. Des inscriptions l'identifient comme le patron du Hammam al-Jadid et de l'annexe de la mosquée Bahri, datés tous deux de 1126/1713-1714. Deux inscriptions dans la mosquée Bahri le signalent : la première en tant que mécène de l'élargissement de cette mosquée ; la seconde apparaît sur la nouvelle porte, installée par ses descendants en 1329/1910-1911, en référence aux réparations du bâtiment financées par la fondation de Mustafa Agha. L'acte de fondation du Hammam al-Jadid fut complété seulement un an après la construction de la mosquée en 1127/1715. Mustafa Agha entreprit

probablement ses investissements assez tôt dans sa carrière (les archives consulaires françaises le mentionnent entre 1712 et 1720). Par conséquent, Mustafa Agha fut sans doute responsable d'au moins deux *waqfs*, puisque la *waqfiyya* pour son hammam n'évoque pas la mosquée Bahri[80]. D'après la *waqfiyya*, « al-Hajj Mustafa Jalabi, fils de feu al-Hajj Mustafa, connu également comme Hammuda-zada » finança les propriétés suivantes :

– la moitié d'un jardin avec différents arbres fruitiers à côté du pont de Nahr al-Awwali ;
– un jardin entier avec différents arbres fruitiers le long du canal d'irrigation, qu'il avait acheté à Mustafa Agha ibn Ahmad Agha al-Zafiri, qui était alors le *dizdar* de la citadelle de Sidon ;
– la moitié d'un jardin avec différents arbres fruitiers le long du canal d'irrigation, qui bordait un autre jardin de Mustafa Agha al-Hammud, connu sous le nom de Bustan Bani Hammud, sur le versant sud ;
– trois grands entrepôts (*makhzan*) près de la mer, qui furent construits en pierre et en mortier, et couverts par du bois et des poutres. Mustafa Agha al-Hammud avait acheté ces magasins à Mustafa Agha al-Zafiri mentionné ci-dessus ;
– trois pièces, de pierre et de mortier, couvertes par du bois et des poutres, qui furent attachées au dos d'al-Mallaha (s'agit-il du marais salant ?) par Mustafa Agha al-Hammud. Le rez-de-chaussée des trois pièces était loué au *waqf* de Küçük Ahmed Pacha[81] ;
– deux pièces, de pierre et de mortier, couvertes par du bois et des poutres, qui furent construites en haut d'un grand entrepôt (*makhzan*) du *waqf* de Küçük Ahmed Pacha. Après leur réalisation, les pièces furent louées.
– un hammam situé près d'une fabrique de savon (*masbana*) du *waqf* de Mustafa Katkhuda et de Zawiya al-Mushbasiyya.

Le hammam, connu aujourd'hui sous le nom de Hammam al-Jadid, était l'un des bâtiments les plus vieux érigés à la lisière Est de la ville (Fig. 20, n° 4, pl. IX, p. 347), là où les remparts étaient jadis situés, exactement à l'endroit des anciennes douves. Les douves sont indiquées dans plusieurs sources. Il semble qu'on les ait transformées en jardins, construits peu à peu par-dessus[82]. D'après l'acte de fondation, Mustafa Agha avait acheté ici un jardin qui fut incorporé au *waqf*[83]. Les sources et le plan de Gaillardot de 1864 notent que le Hammam al-Jadid formait la frontière orientale de la ville jusqu'à la fin du XIXe siècle. La principale route du trafic, le long de la côte libanaise, contournait la ville de Sidon par l'est. Tous les voyageurs, qui empruntaient cette route, repéraient nécessairement, en passant, les « nouveaux » (*jadid*) bains, dans la ligne des toits de la ville. À l'ouest également, on ne pouvait manquer le hammam, situé sur l'une des intersections les plus importantes de la ville. Aujourd'hui, cependant, il est assez difficile de repérer le bâtiment, car l'on a construit de nombreuses maisons par-dessus. La *waqfiyya* offre un aperçu des bains de la Sidon du XVIIIe siècle (Fig. 22) :

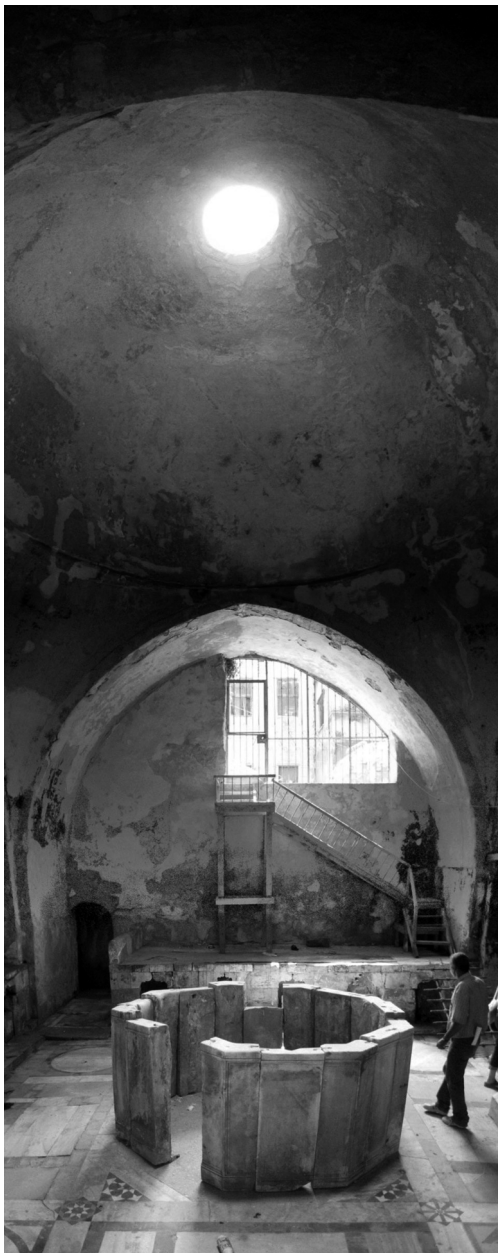

Fig. 21 – Hammam al-Jadid, *mashlah* (Khoury, 2003).

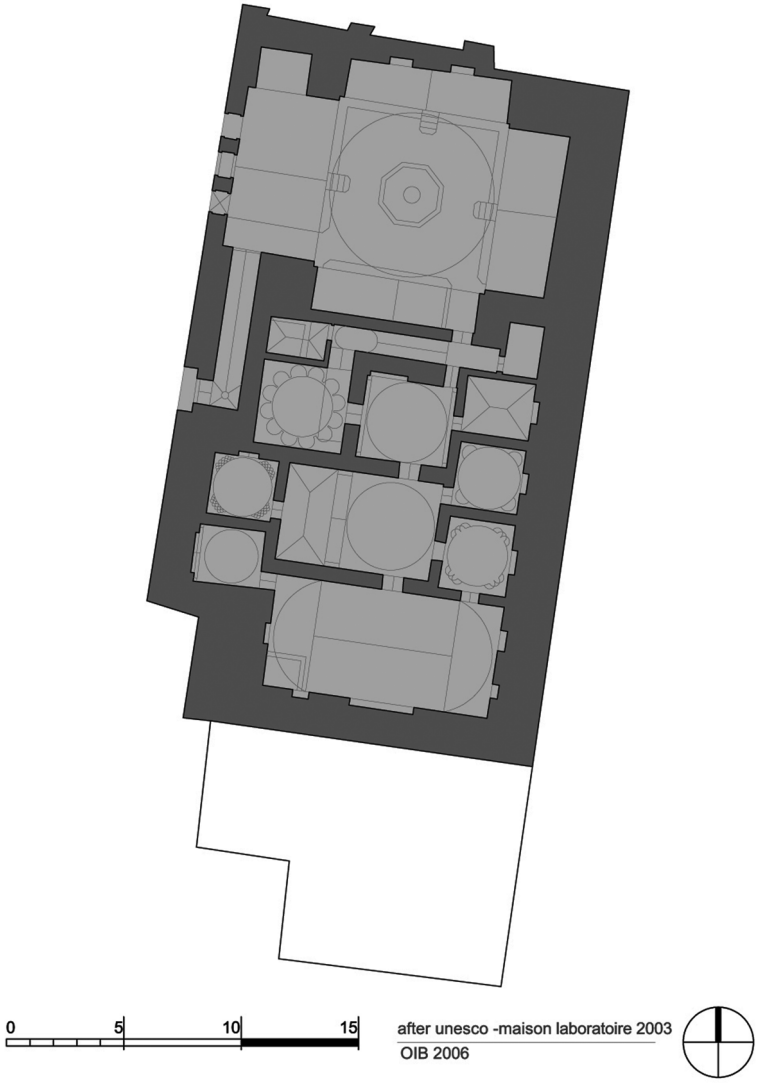

Fig. 22 – Hammam al-Jadid, plan (Unesco, 2003).

Fig. 23 – Dar ‘Ali Agha al-Hammud / Debbané (1134/1721-1722).

Fig. 24 – Khan al-Hummus / al-Qishla (1134/1721-1722), Château de la mer en arrière-plan.

> « Le *hammam*, construit par le *waqif* [en l'occurrence Mustafa Agha al-Hammud] est constitué de quatre sections (*buyut*) : le *mashlah*, la partie extérieure (*barrani*), la partie intermédiaire (*wustani*) et la partie intérieure (*juwwani*). Le *mashlah* a quatre *iwans* et une fontaine de marbre blanc. Il donne sur un couloir (*dihliz*) qui a une petite fontaine (*fisqiyya*) de marbre blanc et une tribune qui est couverte par du marbre de couleur, et une petite piscine d'eau froide (*hawd*). De là, on atteint le *wustani*. Le *wustani* a un bassin d'eau chaude (*jurn*) et une chambre (*khalwa*) avec un bassin d'eau chaude. De là, on atteint l'*iwan* avec deux bassins d'eau chaude, et deux chambres avec deux bassins d'eau chaude chacune. Et de là, on atteint le *juwwani*, qui est également le lieu où l'eau est chauffée (*bayt al-nar*). Le *juwwani* inclut une chambre avec un bassin d'eau chaude (*jurn*), une piscine d'eau chaude (*hawd*), et cinq cuvettes d'eau chaude. Il y a deux bassins pour la collecte d'eau chaude avec de grandes cuvettes de cuivre et le foyer (*qimim*). Tout les *hammams* sont équipés de marbre de couleur »[84].

Le Hammam al-Jadid est légèrement plus grand que le Hammam al-Mir de Fakhr al-Din, et le *mashlah* témoigne notamment de sa grandeur (Fig. 21), qui en faisait un rival de poids pour les autres bains de la ville. D'après la *waqfiyya* et en tant que fondation de famille (*waqf dhirri / ahli*), on devait distribuer l'argent aux enfants de Mustafa, 'Ali Agha, Sulayman Jalabi, Yusuf et leurs sœurs Hawad, Fakhira, Khadija, et Rabi'a. Mais le bienfaiteur avait

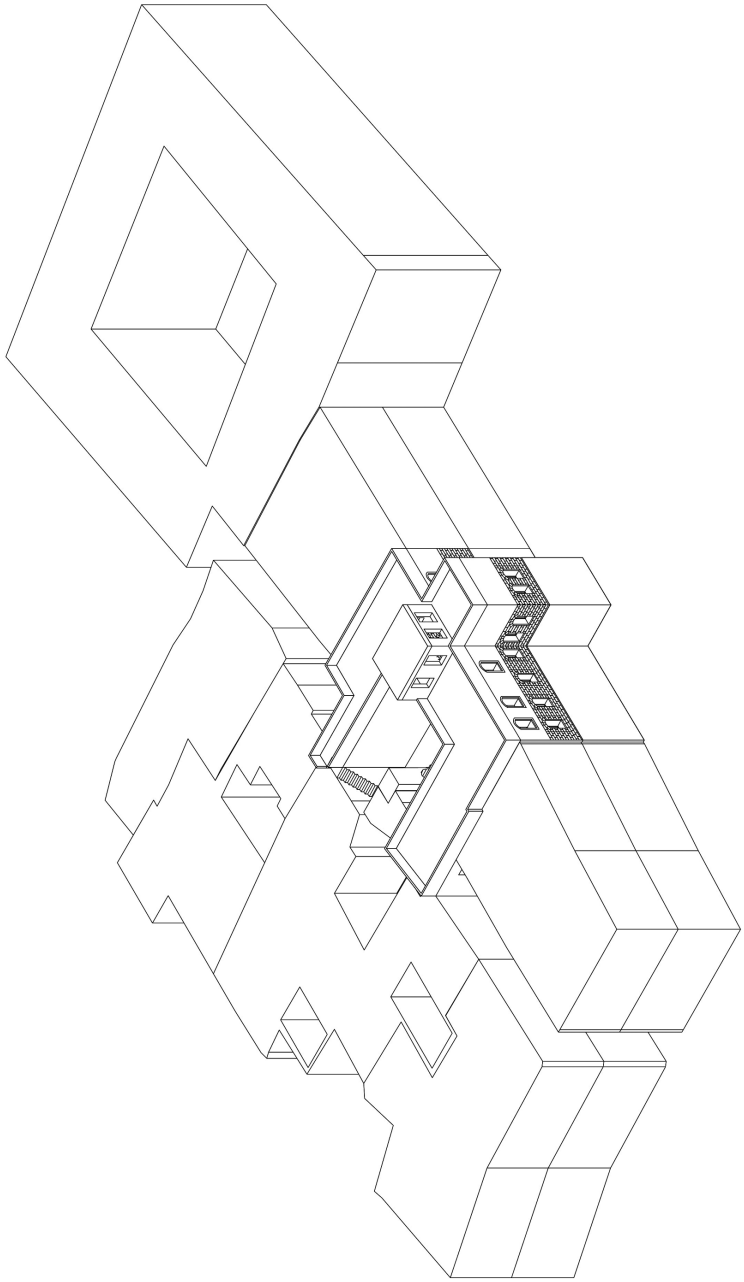

Fig. 25 – Dar ʿAli Agha al-Hammud / Debbané et Khan al-Hummus / al-Qishla, reconstruction 1134/1721-1722 (Bodenstein, Chahine, Weber, 2007).

ajouté une aumône dans les clauses (*shurut al-waqf*). Tous les vendredis, on devait distribuer (quel que soit le prix) 5 *ratl* (1 *ratl* = 3 202 kg) de pain de farine de blé aux pauvres de la communauté musulmane, tirés des revenus du hammam. Ce *shart* est également répété dans l'inscription au-dessus de la porte – la seule à Sidon qui donne les détails d'un *waqf*[85]. Aujourd'hui, un magasin bloque la vieille entrée et l'inscription est dans un très mauvais état, mais lors de sa construction, on exposa l'aumône de Mustafa dans un lieu public. Le hammam est la propriété la plus prestigieuse de Mustafa ; il marqua le début du développement de l'est de la ville, œuvre que son fils s'efforça de poursuivre.

'Ali Agha fut l'entrepreneur le plus actif de la famille Hammud. Il finança deux des maisons les plus grandes et les plus belles de la ville (l'actuel Dar Debbané[86] et le bâtiment connu sous le nom de Madrasat al-'Aisha), le Khan al-Hummus (al-Qishla/al-Ishle), et le Hammam al-Ward durant deux vagues de constructions ; la première en 1134/1721-1722, et la seconde en 1143/1730-1731 (cf. Fig. 20, pl. IX, p. 347). Il avait construit sa première maison (Dar Debbané) et le Khan al-Hummus voisin au tout début de sa carrière de collecteur d'impôt (Fig. 23 ; Fig. 25), tandis que sa seconde maison (Fig. 26, pl. X, p. 348) et le Hammam al-Ward furent bâtis peu après sa mort. Par ailleurs, 'Ali Agha disposait certainement de plusieurs jardins et magasins, et nous pensons qu'il possédait, au moins partiellement, le souk qui longe le bas de sa première maison jusqu'au Khan al-Hummus. Malheureusement, on ne connaît aucune archive sur ses propriétés.

Le Khan al-Hummus (Fig. 5, n° 3, pl. V, p. 343 ; Fig. 24 ; Fig. 25) est une structure commerciale classique de quatre côtés, caractérisée par une cour centrale et une rangée simple de salles destinées au stockage et aux habitations. Il fut construit dans la partie nord-est de la ville, accolé à la porte de la ville Bawwabat al-Tahta – il se peut, même si ceci n'est pas obligatoire, qu'il ait fait partie d'un *waqf* plus vaste. Son nom moderne « al-Qishla (al-Ishle) » remonte à un changement de fonction, au XIXe siècle sans doute, quand il fut transformé en casernes pour l'armée. L'inscription du bâtiment est placée bien en évidence au-dessus de la porte. Elle indique que son fondateur, « Ali, rejeton de la famille Hammud, avait construit au milieu de Sayda un khan ». La porte richement décorée (la plus élaborée de la ville) témoigne de l'assurance de 'Ali : bien en vue, elle présente deux lions enchaînés en relief – un symbole de pouvoir souvent utilisé dans cette région, notamment pour décorer les portails des seigneurs des montagnes. Les deux maisons, situées au sommet du souk de Sidon, expriment également sa fierté. Elles reconfigurent toutes deux la frontière orientale de la ville (Fig. 27, pl. XI, p. 349). La première maison était exceptionnelle pour une ville comme Sidon, tant par sa richesse que par son style ; elle exhibait le goût de 'Ali Agha avec des motifs et des décorations intérieurs inspirés par les salles de réception de Damas. La seconde maison la dépassait encore en

splendeur[87]. Elle fut légèrement transformée au XVIIIe siècle (l'*iwan*, ouvert, devint une pièce fermée), mais sa structure demeure, malgré tout, proche de l'originale[88]. 'Ali Agha désirait se distinguer par la décoration et le plan de ses maisons : il y employait un goût particulier, celui des strates les plus aisées de la société. Il se tourna vers Damas, centre d'envergure régionale le plus proche géographiquement, et il fut inspiré par ses nombreux palais urbains. Mais le style n'est pas qu'une question de décoration. 'Ali appliqua également d'autres éléments qui faisaient le prestige des habitations. La situation à la lisière de la ville entre la zone densément bâtie et les jardins reflètent – au-delà des purs besoins de terrains disponibles pour ses grandes maisons – deux aspects à cet égard. Les pièces principales (*qa'a*) des deux maisons de 'Ali Agha étaient orientées à l'est, vers les jardins (et non pas, comme c'était d'habitude le cas, vers le nord de la cour). Si on les compare aux autres palais du XVIIIe siècle, par exemple le palais 'Azm à Hama ou celui de Yusuf al-Shihabi à Deir al-Qamar, on peut observer une liaison directe entre la principale salle de réception et les espaces extérieurs (les jardins). Le rapport immédiat à la nature et aux jardins verdoyants, avec leur bonne odeur (notamment durant la floraison des orangers), et avec les oiseaux qui chantent, fut, semble-t-il, l'un des principaux critères de l'aménagement d'un cadre de vie bien conçu. Une bonne organisation de l'espace et un lien étroit avec la nature constituaient les éléments cruciaux d'un système très complexe d'habitations d'élite. Le bon goût s'exprimait de diverses manières. Par exemple, les invités s'asseyaient dans la *qa'a* richement ornée, et appréciaient leur café en récitant de la poésie, tout en jouissant de la vue des vergers de Sidon. Situées à la frontière de la ville, les maisons offraient une vue merveilleuse, et permettaient tout à la fois de se préserver des regards de l'extérieur. Puisque 'Ali Agha, comme son père Mustafa Agha, était, avec le gouverneur, la personne la plus puissante de la ville, il est facile d'imaginer les voyageurs de passage, ou ceux qui revenaient des vergers et entraient dans la ville par la porte nord ou la porte sud, lever les yeux et observer les salles de réception de l'Agha qui se détachait fièrement du corps urbain. 'Ali Agha souhaitait, avec ses maisons de prestige, marquer visuellement sa position dans la ville, souhait qui déterminait à la fois le choix de leur localisation et de leur architecture.

Une autre maison, occupée aujourd'hui par le restaurant Rest-house, appartenait autrefois, elle aussi, à la famille Hammud. Les archives judiciaires du XIXe siècle prouvent qu'un certain Yusuf Agha al-Hammud possédait cette maison[89]. C'est une maison avec cour, caractéristique du début du XVIIIe siècle, mais sa localisation actuelle n'est pas l'originale. En effet, on construisit jadis la maison dans la partie supérieure du quartier Shari', dans la vieille ville de Sidon (numéro cadastral 335-1, Fig. 20, n° 11, pl. IX, p. 347)[90]. Pour notre propos, il est important d'indiquer qu'au XVIIIe siècle, cette maison avec sa *qa'a* en voûte formait – comme les autres

maisons des Hammud, le Khan al-Hummus et le Hammam al-Jadid – la frontière orientale de la ville. L'étude de l'architecture de ces bâtiments a montré qu'ils remontaient tous à la phase de construction amorcée au début du XVIIIe siècle. Aucun de ces édifices n'incorporait de structures plus anciennes ; il s'agissait de constructions nouvelles, bâties lors d'une période de reconfiguration de la frontière est de la ville[91]. Une fois de plus, les initiatives individuelles – inscrites dans un contexte qui les rendait possibles – entraînèrent une nouvelle croissance urbaine.

Conclusion

Sidon, avec Tripoli, fut la ville portuaire la plus importante du Bilad al-Cham du XVIe à la première moitié du XVIIIe siècle. Elle commença à décliner à la fin du XVIIIe siècle, probablement en raison de l'étoile pâlissante d'Ahmad et de Yusuf al-Hammud, et du développement d'un nouveau centre régional. À partir de la fin des années 1740, Zahir al-'Umar (qui mourut en 1775) accéda au pouvoir régional à Acre, et y déplaça le centre de la province dans les années 1770 ; il prit Sidon en 1771. Sous Ahmad Pacha al-Jazzar (1775-1804), ce changement devint irréversible. Ses successeurs, Sulayman Pacha et Abdallah Pacha, étaient également établis à Acre, jusqu'à la montée en puissance de Beyrouth, initiée dans les années 1820 et surtout dans les années 1830, sous l'interrègne égyptien d'Ibrahim Pacha (1831-1840)[92]. Ibrahim Pacha, fils du « gouverneur ottoman » d'Égypte célèbre et indépendant, Muhammad 'Ali Pacha (1805-1849), entreprit – comme son père le fit en Égypte – un ample programme de réformes au Bilad al-Cham. Les temps modernes se faisaient sentir dans la région. Dans les années 1830, les premiers bateaux à vapeur arrivèrent à Beyrouth et le commerce extérieur avec l'Europe – ainsi que les échanges culturels induits – s'intensifièrent considérablement[93]. Alors que Beyrouth mettait en place une quarantaine, les forces conservatrices de Sidon la refusèrent, si bien que le nouveau commerce maritime évitait la ville. Durant les années 1820 et 1830, les gouvernements européens transférèrent leurs consulats à Beyrouth. On peut invoquer plusieurs raisons expliquant pourquoi la ville ne prit pas part aux développements du XIXe siècle. Cause ou conséquence, après le déclin des Hammud, Sidon échoua à attirer ou à produire des individus et des familles capables de comprendre et d'agir dans le climat changeant du commerce méditerranéen et d'adapter la ville en conséquence. Contrairement à d'autres métropoles de la région (par exemple Beyrouth, Damas ou Tripoli), Sidon ne présente aucune construction notable durant la période de la réforme. C'est seulement vers la fin du XIXe siècle que les investissements reprirent et que la ville sembla sortir de son hibernation.

Si l'on en juge d'après les indices matériels et les archives, Sidon fut florissante à partir de la deuxième moitié du XVIe, jusqu'à la première moitié du XVIIIe siècle. D'un point de vue historiographique, la ville correspond assez bien à la périodisation ottomane. Durant le XVIe siècle, la domination de l'Empire s'assortit, à Sidon comme ailleurs, d'investissements considérables venus de la capitale dans le commerce et dans les infrastructures ; ils reposaient sur la vision d'un personnage extraordinaire, qui les intégrait dans un réseau de commerce suprarégional. Cela symbolisait à la fois la politique de construction mise en place par Istanbul en faveur des nouvelles zones conquises, et l'intérêt pour le développement de la région. Par conséquent, les initiatives individuelles obéissaient à un phénomène plus large. Néanmoins, les inclinations des acteurs suscitaient également les investissements, et favorisaient un lieu par rapport à un autre ; de tels choix peuvent expliquer le nouveau départ de Sidon et sa rurbanisation. Comme en témoigne Payas, les idées d'une personne, l'intérêt et l'engagement, le cadre géographique et les développements régionaux ne suffisent pas à configurer le destin d'un lieu. Sidon s'inscrivait dans une dynamique qui – si l'on en juge par l'architecture encore visible – entraîna l'installation d'une population nouvelle, qui bâtit des habitations, des commerces et des lieux de culte. Siège d'un pouvoir local sous les Ma'ni, la ville devint la plateforme d'une politique régionale ambitieuse, matérialisée par nombre de ses nouveaux édifices. Au XVIIIe siècle, Sidon sut ainsi profiter de l'époque des *a'yan*, période durant laquelle les notables locaux jouèrent un rôle essentiel en matière de politique et d'économie urbaines. Dans le domaine des affaires publiques, du commerce et de l'urbanisme, Sidon se voyait contrôlée par la famille d'*a'yan* la plus influente de la ville.

La ville se développa grâce au commerce maritime, à son cadre géographique, à de nouvelles entités politiques, ainsi qu'à l'activité d'acteurs sociaux particuliers : Sokollu Mehmed Pacha au XVIe siècle, les Ma'ni au XVIIe et, plus tard, les Hammud au XVIIIe siècle. Tous ces acteurs utilisaient et configuraient l'espace urbain en fonction de leurs champs d'action. L'échelle de ces activités changea et passa ainsi d'un niveau suprarégional à des niveaux régional et local, ce que les quartiers de la ville reflétaient et matérialisaient souvent. Les maisons et les bâtiments de commerce de certains résidents témoignent notamment de stratégies visant à utiliser l'espace à différents endroits (du quartier urbain à la Méditerranée) et à les façonner en fonction des tendances et des frontières de la géographie et du temps. Ainsi les salons de Fakhr al-Din et de 'Ali Agha al-Hammud, que l'on peut encore visiter aujourd'hui, associent à la fois les changements d'une région et des expériences sociales individuelles.

Traduit de l'anglais par Guillaume Calafat

notes

1. Les données du présent article sont basées sur l'étude de la ville de Sidon (histoire, urbanisme et architecture) pour le Musée d'Histoire de Sayda de la Fondation Debbané (www.museumSayda.org), en coopération avec l'Institut oriental allemand de Beyrouth. Une étude archéologique du Dar Debbané du XVIIIe siècle, qui abritera le musée, fut effectuée, parallèlement à celle de Sidon, de 2002 à 2004. (L'équipe était constituée de Stefan Weber, Ralph Bodenstein et Beshr al-Barry. Marianne Boqvist se joignit à nous durant nos premières campagnes). Pour les campagnes de 2004-2005, Nathalie Chahine, Youssef el-Khoury, Roland Haddad, Fouad Ghoussayn et Lana Shehadeh travaillèrent avec nous. Je remercie tout particulièrement Stoyanka Kenderova, Akram al-'Ulabi, Marianne Boqvist et Astrid Meier pour leur aide généreuse dans l'apport de sources, et Stefan Knost qui nous a ouvert une fenêtre importante sur Alep. La publication des principaux bâtiments de Sidon est en cours, et elle paraîtra dans le second volume de S. Weber et R. Bodenstein, *Ottoman Sidon*, à paraître.

2. Des fouilles en cours par le British Museum et le DGA se concentrent sur les vieilles douves à l'extérieur de la ville ottomane. Cf. les rapports de fouilles, entre autres : C. Doumet-Serhal, 2003.

3. Les dates seront données en fonction du calendrier de l'Hégire, suivie par le calendrier grégorien. Si la première m'est inconnue, elle ne sera pas indiquée.

4. L'étude très complète de Michael et Victoria Meinecke, sur l'architecture mamelouke en Syrie et en Égypte dans les sources et dans les vestiges architecturaux, ne mentionne aucun bâtiment précis qui fut érigé sous les Mamelouks à Sidon. Voir M. Meinecke, 1992. Sur la politique mamelouke consistant à négliger la côte considérée comme une ligne de front potentielle, voir A. Fuess, 2001.

5. Başbakanlık Arşivi : *Tahrir Defterleri* no. 602, Evkaf Maliye 990 h/1583 (496 p.), in *şam, Sayda, Kudüs, Halil ül-Rahman, Gazza, Ramla, Safed, Nablus evkaf ve emlakın mufassaldefteri*. Et le *Tapu defterleri* 5810111, 5810212, 6020476-86, 6020641, 6020652, 6020677, 6020830, 6020845, 6020846, 6020848, 6020849-52, 6020900. Je remercie Astrid Meier et Marianne Boqvist de m'avoir indiqué ces informations.

6. Comme dans le Jami' Kabir in *Mahallat al-Qal'a*, Sayda, Tapu n° 6020484 et *Masjid al-Bahr*, Sayda, Tapu 6020485.

7. Les *Insulae* dans les villes séleucides comme Lattaquié, Apamée, Antioche, et des villes telles que Damas, Alep et Homs mesurent 96 x 144 m et suivent le ratio d'un angle au deux tiers de la longueur avec un module de 48 m. Si l'on voulait reconstruire un tel quadrillage de rues et d'*insulae* à Sidon, les unités seraient bien plus petites (en moyenne environ 78 x 93 m). Sur les quadrillages de villes mentionnées ici : K. S. Freyberger, 1999.

8. Dans certaines villes syriennes, l'axialité des rues correspond à des types d'organisation postérieurs. L'axe intérieur des maisons à cour avant la fin du XIXe siècle est, pour des raisons climatiques, orienté nord-sud, comme un symétrique aux *insulae* antiques. Sur le plan

des rues ottomanes à Alep et Damas qui suit un modèle régulier, voir A. Raymond, 1985 ; S. Weber, 2006.

9. A. Abdel Nour, 1982, p. 352.

10. Cf. B. Marino, 2000.

11. Sur Alep pendant cette période, voir J.-C. David, 1991 ; Id., 1994 ; H. Gaube, E. Wirth, 1984 ; H. Z. Watenpaugh, 2004. Voir pour l'architecture de Damas au XVIe siècle : S. Weber, 1997-1998 ; Id., 2007. Les articles offrent des références supplémentaires.

12. Sur Sokollu Mehmed Pacha : G. Necipoğlu, 2005 ; G. Veinstein, « Sokollu Mehmed Pacha », *Encyclopaedia of Islam*², IX, p. 706-711.

13. Le Khan al-Jumruk (voir *infra*) devint également au début du XVIIe siècle le consulat français d'Alep, établi en 1652. Cf. J.-C. David, 1996. Voir pour les consuls français dans les *khans* de Tunis : J. Revault, 1984, et pour Sidon : R. Deguilhem, 1995. Pour la maison du consul français de Sidon : S. Weber, 2004.

14. Cf. A. Abdel Nour, 1982, p. 351 ; R. Deguilhem, 1995, p. 138.

15. Muhammad Hasan Hilmi al-Rawwaz, 2003.

16. Voir S. Weber (2002-2003) abordé bien mieux et plus en profondeur peu après par H.Z. Watenpaugh (2004), mais supposé tout d'abord par J.-C. David (1993, p. 13).

17. Kamil ibn Husayn al-Ghazzi, 1926.

18. G. Veinstein, « Sokollu », *EI*², *op. cit.*, p. 709.

19. Voir sur le complexe et la ville de Payas : G. Necipoğlu, 2005 ; M. Fatih Müderrisoğlu, 1995.

20. Comme Sidon, Payas a un château de terre et un château au port, qui est toutefois plus récent : ce dernier fut construit en 1577, tandis que le château de terre fut reconstruit en 1568.

21. Voir sur les marchands qui voyageaient à Tripoli pour atteindre Alep : H. U. Krafft, 1861 ; J. Ch. Tayfel mentionne en 1598 que Payas est le port d'Alep après Tripoli, où la plupart des marchands européens résidaient. Cf. G. Necipoğlu, 2005, p. 362.

22. L. d'Arvieux, 1735, vol. I, p. 313-314, 318.

23. Dans les espaces urbains, les caravanes déchargent généralement leurs biens sur des places *extra-muros*, puis ils sont distribués à l'aide de mules louées dans les caravansérails de la ville. Les bêtes de somme ne sont pas censées être abritées à l'intérieur. Cette infrastructure urbaine n'était probablement pas encore en place au moment où le Khan al-Franj fut construit. Les *khans* de Sidon construits plus récemment ne comportent pas d'étables.

24. Cf. pour ce complexe entre Édirne et Istanbul : G. Necipoğlu, 2005.

25. Cf. G. Necipoğlu, 2005, p. 360. Elle cite des documents à propos du château voisin, où les architectes d'Alep et les maîtres maçons étaient employés. Mais parallèlement aux techniques de travail, il y avait également une implication locale au niveau de la planification architecturale : l'agencement inhabituel de la salle de prière, avec quatre *iwans* en voûtes croisées donnant accès, au nord, à deux salles latérales, rend peu probable une intervention de Sinan dans l'architecture de

cette mosquée. Ces salles latérales sont sur deux étages et rappellent exactement l'agencement des salles latérales et de l'*iwan* dans le *qa'as* d'Alep. Le plan d'ensemble de la mosquée diffère seulement au niveau du *qa'as* en forme de croix, proéminent pour une architecture résidentielle ottomane des classes supérieures du Bilad al-Cham au XVIe siècle. Sur ce type de salle, voir *infra*.

26. Le *khan* présente un mélange intéressant de décoration locale (principalement le portail) et d'agencement ottoman (le *qa'a* en forme de croix au premier étage et la mosquée avec son dôme central ottoman, couvert avec du plomb). Sur ce *khan* et son architecture, et pour plus de références : H.Z. Watenpaugh, 2004.

27. L'association avec un souk (ici deux souks) et un dôme placé au-dessus de l'entrée du *khan* rappelle la disposition de l'arasta de Payas ou celle de Lüleburgaz.

28. Le nom et la date sont donnés sur l'inscription du bâtiment. Le titre de son père, Shaykh al-Islam, reflète probablement son éducation religieuse et non une position prestigieuse à Istanbul, puisqu'il n'y a aucun Abu Ishaq Ibrahim qui tint cette position à cette période du XVIe siècle.

29. D'après les inscriptions du bâtiment, la *zawiya* fut restaurée en 1153/1740-1741 et en 1159/1745-1746. La fontaine disparue fut construite en 1083/1672-1673 par Mustafa Agha Ishaq Mihrdar Pacha et restaurée en 1161/1747-1748 par Muhammad bin 'Ali Uz.

30. Voir, parallèlement aux travaux déjà mentionnés de J.-C. David et de H.Z. Watenpaugh, entre autres : A. Singer, 2002 ; J.-P. Pascual, 1983.

31. Sur Fakhr al-Din et son temps : Abd al-Rahim Abu-Husayn, 1985 ; Id., 2005.

32. G. Martini, 1985, p. 107.

33. Asad-Library, Zahiriyya n° 8518, 14 folios, avec les notes d'une inspection des propriétés de 1268/1852.

34. Küçük Ahmed Pacha fut deux fois gouverneur de Damas (en 1039/1629-30 et 1042/1632-33). Cf. M. Amin al-Muhibbi, 1970.

35. Par exemple, sur les réparations pour 16 000 Ghirsh en 1258/1842 : Mahakim Dimashq S374/W228 p. 92 (1258/1842). Le hammam al-Amir et le moulin (*tahuna*) al-Amir, qui étaient à l'extérieur de la ville sur la Rivière Awwali, sont mentionnés ; les deux bâtiments faisaient partie du *waqf*. En 1309/1892, la restauration des bâtiments du *waqf* de Küçük Ahmed Pacha par al-Shaykh Mulhim ibn Sa'id Afandi ibn Sa'id al-Din Afandi Hamdan des montagnes du Chouf (du village Bashir) pour 39 000 Ghirsh : Mahakim Dimashq S961/W220, p. 177 (1309/1892).

36. Al-Muhibbi rapporte que Küçük Ahmed Pacha dota deux villages dans les environs de Sidon et de Baalbek pour sa propre *takiyya* à Qadam, au sud de Damas, qui avait été auparavant la propriété de Fakhr al-Din. D'autres propriétés firent ensuite partie du *waqf* de la mosquée omeyyade. Cf. al-Muhibbi, 1970, p. 388.

37. La tour, qui a disparu complètement, et la douane sont toutes deux mentionnées à cet endroit par d'Arvieux. Sur la douane, il écrit : « La

Douane est sur le bord de la mer à cinquante pas de cette Tour. C'est là que l'on décharge toutes les marchandises, soit qu'elles viennent du pays ou de dehors. Les droits que l'on paie sont réglés par un tarif, qui est assez modéré et c'est en partie ce qui y attire les marchands et le commerce ». Cf. d'Arvieux, *Mémoires*, vol. I, p. 300.

38. D'Arvieux, 1735, vol. I, p. 309.

39. Cf. pour le contexte d'Alep, légèrement différent : H.Z. Watenpaugh, 2004, p. 103, Fn. 179. À Damas, le terme *qaysariyya* était encore appliqué aux *khans* au XVIIIe siècle, par exemple par Ibn Kannan (mort en 1153/1740).

40. D'Arvieux, 1735.

41. « L'Émir Fakherdin l'avait fait bâtir pour y loger les femmes, c'était son sérail. Il y allait prendre l'air car il est bien plus élevé que le grand *khan* : il a des vues sur la mer, sur une grande partie de la ville et sur la campagne » (d'Arvieux, 1735, p. 319).

42. AE/B1/1019, 1712-1715 p. 169. Sur Mustafa et ʻAli Agha al-Hammud, voir *infra*.

43. La *waqfiyya* mentionne un *iwan* et trois chambres au rez-de-chaussée, un sur les magasins, la *qaʻa* et cinq salles aux étages supérieurs. Cf. Waqfiyya Küçük Ahmed Pacha, folio 8, page de droite.

44. Cf. sur les caractéristiques architecturales de la *qaʻa* : S. Weber, 2004.

45. « ʻImarat dar al-jadida al-maʻrufa bi-ʻimarat ibn Maʻn », *waqfiyya* de Küçük Ahmed Pacha, dixième entrée, folio 4, page de gauche.

46. Munir al-Khuri, 1966.

47. D'Arvieux, 1735. La reconstitution du sérail et de sa place aux alentours de 1650 (Fig. 18) est basée sur cette description, sur de vieilles cartes et sur les restes du sérail *in situ.*

48. ʻAbd al-Ghany ibn Ismaʻil al-Nabulusi, 2003, p. 34. Traduction de l'auteur. D'Arvieux le mentionne également : « Il y a un grand bain à étuve assez proche du *khan* des Français, il est grand, bien bâti, fort propre. On y est bien servi et à fort bon marché » (D'Arvieux, 1735, vol. I, p. 303).

49. Pour d'autres exemples, à l'exception d'Alger et d'Alep, voir A. Raymond, 1985.

50. M. F. Davie, 1987.

51. Voir sur le palais de Sokollu Mehmed : G. Necipoʻlu, 2005.

52. Presque tous les guides ou les livres d'histoire locale essaient d'établir un lien avec l'architecture de la renaissance italienne, afin de revendiquer la spécificité d'un style libanais. Cela fut déjà critiqué par F. Ragette, 1980.

53. D'Arvieux, 1735, p. 326. Selon lui, également la mosquée Barrani (Fig. 5, n° 1, 2, pl. V, p. 343), avec un dôme central ottoman, un portique en dôme et un minaret en forme de crayon, fut construite par Mulhim.

54. Archives Nationales Paris, Affaires étrangères (désormais Archives Nationales AE) B^{1} 1020-années 1712-15 à B^{1} 1025, années 1740-1741.

55. Archives Nationales AE / B[1] 1020- années 1712-1715, p. 43.

56. Archives Nationales AE / B[1] 1019- années 1712-1715, p. 16, 18, 146.

57. S. Kenderova, 1984, p. 117.

58. Mustafa Agha ibn Ahmad Agha al-Zafiri avait, avec sa position de gouverneur de la forteresse, une fonction militaire, et il se peut qu'il fût l'agha des janissaires locaux. À plusieurs reprises les rapports français mentionnent « l'Agha des Janissaires » ; dans la mesure où ils savent qui est l'agha en question, ils font probablement référence à Mustafa Agha ibn Ahmad Agha al-Zafiri (par exemple : Archives Nationales AE / B[1] 1021- années 1719-1725. p. 29).

59. Hajji Mustafa est appelé dans le rapport « Hammud-zade ». S. Kenderova, 1984, n° 119. *Zade*, la forme persan/ottoman de *ibn / banu* (les descendants) est utilisée dans le Bilad al-Cham ottoman comme un marqueur social pour les classes aisées, utilisation qui s'intensifia durant les XVIIIe et XIXe siècles. Le terme pourrait être compris comme un signe de noblesse (proche de l'aristocratie) valorisant une famille pour son importance dans le système. Une autre lettre présente une question très similaire : le marchand français Gustave, appartenant à une communauté française (*ta'ifa*) à Sidon, a acheté 35 *qintar* d'huile d'olive (*zayt*) à Sidon. La taxe (*rasm*) pour le beurre d'huile d'olive est de 26 250 *sagh aqche*. D'après les ordres du sultan (*firman*), ce montant devait être remis entièrement (*taslim bi't-tamam*) aux mains de Hajji Mustafa al-Hammud et à son fils 'Ali Agha. Archives Nationales bulgares : F. 285 A, a.u. 252. *I'lam* par le juge (*qadi*) de la ville de Sidon, daté du 5 Jumada II 1133/3.04.1721. Mustafa Agha y est appelé : « …*fakhr al-amathil wa'l-aqran Hajji Mustafa Hammud zade* », un des *a'lyan* dans la ville. Les archives provenant des Archives Nationales bulgares m'ont été aimablement fournies par Stoyanka Kenderova.

60. Archives Nationales AE / B[1] 1019- années 1712-1715, p. 16, 18, 146.

61. Archives Nationales AE / B[1] 1019- années 1712-1715, p. 498.

62. Après le consul Poullard, Mustafa Agha offensa plusieurs fois les Turcs, et trompa en affaires une personne nommée Abdallah. Les Archives Nationales AE / B[1] 1019- années 1712-1715, p. 16-18 relatent plusieurs cas : « …un abominateur, un traître dont la calomnie évidente est très connue en faisant l'avanie auprès du gouverneur et est seigneur des avanies contre la nation française et aussi contre les musulmans… est un traître un calomniateur un fripon et un malin a outre mesure dans les traces de l'avanie en caution des dommages a la nation française et aux musulmans ».

63. Archives Nationales AE / B[1] 1021- années 1719-1725 p. 177, p. 204b.

64. Archives Nationales AE / B[1] 1022- années 1726-1730, p. 49.

65. Archives Nationales AE / B[1] 1023- années 1731-1735, p. 8b.

66. Archives Nationales AE / B[1] 1023- années 1731-1735, p. 49b.

67. Archives Nationales AE / B[1] 1022- années 1726-1730, 23b.

68. Son héritage, décrit dans un registre, fut confisqué par l'État. En mars 1727, les taxes exceptionnelles de sa *muqata'a* à Sidon et Beyrouth s'élevaient à 72 108,5 *ghurush*, desquelles la moitié était collectée directement par 'Ali Agha. Le reste devait être collecté avant la fin de cette année. Archives Nationales bulgares, F. 285 A, a.u. 80, f. 11. *I'lam* par le *qadi* de Sidon, daté du 21-29 Jumada II 1139/13-21.01.1727 et F. 285 A, a.u. 91. *talkhis* du Grand Vizir, datés du 18 Rajab 1139/11.03.1727.

69. Archives Nationales AE / B[I] 1022- années 1726-1730, p. 25a.

70. Archives Nationales AE / B[I] 1023- années 1731-1735, p. 15a.

71. Archives Nationales AE / B[I] 1022- années 1726-1730, p. 163, 168 b, 173 b, 177 ff., 184, 192, 279, 342.

72. Archives Nationales AE / B[I] 1025- années 1740-1741, p. 127, 193.

73. Archives Nationales AE / B[I] 1024- années 1736-1739, p. 340.

74. Archives Nationales AE / B[I] 1025- années p. 243 ff., voir pour un cas plus tardif : p. 417 f.

75. Plusieurs lettres aux Archives Nationales AE / B[I] 1025- années 1740-1741.

76. Archives Nationales AE / B[I] 1025- années 1740-1741, p. 127.

77. En raison du rôle médiateur joué par le consul français, Ahmad Agha avait déjà promis au consul que les Français pourraient acheter ces propriétés – ce qu'ils firent en effet. Archives Nationales AE / B1 1025- années 1740-1741, p. 193. 30/6-202.

78. Archives Nationales AE / B[I] 1023- années 1731-1735, p. 428. 6 fév. 1741.

79. Archives Nationales AE / B[I] 1024- années 1736-1739, p. 507 et Archives Nationales bulgares, F. 285 A, a.u. 257. *I'lam* par le substitut du juge (*muwalla hilafatan*) de la ville de Sidon, daté du 1-10 Ramadan 1177/4-14.03.1764. Voir également F. 285 A, a. u. 270. Résumé (*khulasa*) de document envoyé par le *mutassalim* de Sidon Ahmad Hammud Agha.

80. Waqfiyyat al-Hajj Mustafa Hammud, archive non cataloguée, Mahfuzhat Dairat al-Awqaf al-Islamiyya fi Sayda, 1 folio.

81. Il était assez fréquent que le terrain n'appartienne pas au propriétaire du bâtiment, mais était loué à un autre propriétaire, souvent à un *waqf* auquel ce terrain appartenait. Pour Sidon et d'autres villes côtières, les toits des bâtiments pouvaient être loués ou vendus comme autant de parcelles de la maison.

82. La *waqfiyya* du *waqf* Bir al-Khandaq mentionne en 990/1584 les douves de la ville (*khandaq*) et une porte. Başbakanlık Nr. 602 : Evkaf Maliye, *şam, Sayda, op. cit.* note 5, p. 142. Également, d'autres sources et cartes évoquent le *khandaq* et les portes. La rue Mutraniya, qui passe à l'extérieur de la frontière orientale de la ville est encore appelée, en 1319/1901 Shari' al-Khandaq. Mahakim Sayda, Sijill 29, 78 pages.

83. La limite des bains, à l'est, est décrite dans la *waqfiyya* comme « … un jardin qui fut acheté par Mustafa Agha et appartient au hammam… ». Une archive judiciaire de l'année 1288/1871

mentionne un jardin de la famille Hammud, à l'est des bains. Sijill 14, p. 70 (1288/1871). Cf. sur le quartier du hammam : Sijill 6, p. 37 (1264/1847). Il s'agit très probablement du même, signalé comme le jardin du *waqf* Bani Hammud dans une autre archive, Sijill 21 (1316/1898). À confronter également au Sijill 29, p. 138 (1319/1901) qui mentionne le *waqf* Bani Hammud dans le quartier qu'on appelle les douves de la ville (*khandaq*).

84. J'ai traduit *jurn* par bassin et *hawd* par piscine. Le bassin sert pour la collecte d'eau afin de remplir les cuvettes utilisées pour les bains. Un *hawd* servait à des buts similaires et n'était pas une piscine où l'on pouvait plonger, comme on le sait des grands bains à Bursa et Istanbul.

85. Comme la *waqfiyya*, la seconde ligne de l'inscription indique que chaque vendredi – pour tous et pour toujours – on devait donner cinq *ratl* de pain (aux pauvres).

86. Durant le XIXe siècle, cette maison devint la propriété de la famille Debbané et fut remaniée plusieurs fois. On entreprit les changements les plus importants en 1902 et dans les années 1920, quand plusieurs pièces furent ajoutées, la cour couverte et transformée en salle splendide et l'aspect d'ensemble refaçonné dans un style néo-oriental/Art nouveau, à la mode à l'époque. La maison est aujourd'hui le musée de la Fondation Debbané. Sa conception et son contenu furent définis par Ralph Bodenstein et moi-même.

87. Pour une discussion sur cette maison : S. Weber, 2004 ; S. Weber, R. Bodenstein, 2004.

88. Comme presque tous les bâtiments ici présentés, la datation comme l'identité du commanditaire de cette maison n'ont été que mal, sinon pas du tout, définis. Il est possible d'identifier la maison comme le Dar 'Ali Agha al-Hammud grâce à l'inscription sur le mur au-dessus de l'entrée de la *qa'a*, datée de 1143/1730-1731. Elle doit avoir servi au XIXe siècle de siège pour l'administration locale, puisqu'on la décrit, dans les archives de la ville de 1871, comme un sérail, et en 1901, comme le Dar al-Hukuma al-Qadima. Sijill 14, p. 70 (1288/1871), Sijill 29, p. 78 f (1319/1901).

89. Sijill 5, p. 14 (1260/1844) ; p. 41 (1260/1844) ; Sijill 6. p. 65 (1264/1848) ; Sijill 10, p. 60 f (1275/1858) ; Sijill 17, p. 138 (1282/1865).

90. La maison abrita longtemps une école missionnaire (École des sœurs de Saint-Joseph). Elle fut déplacée à l'endroit où elle se situe actuellement dans les années 1950, ou au début des années 1960. On peut probablement expliquer son déménagement en raison de l'excavation planifiée par le département d'archéologie dans les douves de la vieille ville, qui commença après la destruction de l'école américaine voisine (Gerard Institute) entre 1961 et 1963.

91. Dans nombre de publications récentes, May Davie avance l'idée de l'existence d'une tour médiévale plus ancienne à l'intérieur de la maison Hammud / Debbané. Cependant, cette affirmation n'est pas tenable et paraît un défaut parmi bien d'autres. Les recherches archéologiques sur les constructions, les sources disponibles et la logique du bâtiment démontrent clairement qu'il s'agit d'une structure du XVIIIe siècle. Les

tours crénelées, à l'aspect quelque peu médiéval dans ses parties nord et sud, sont des ajouts du début du XXe siècle. Également, le *burj*, signalé sur l'inscription du bâtiment (troisième cadre, cartouche inférieur, au milieu, indique : « *najma al-sa'ada halla fi burj'aliy* ») doit, dans le contexte de l'inscription, être interprété comme le signe du zodiaque, et on peut approximativement traduire les vers ainsi : « l'étoile de son Excellence est à son zénith ». Davie a publié le même article plusieurs fois, voir par exemple : M. Davie, 2003.

92. Sur l'ascension et le déclin d'Acre, voir : Th. Philipp, 2001, p. 30 *sq.* ; Id., 2002. Sur Beyrouth : L. Fawaz, 1983, p. 28 *sq*., p. 61 *sq*., et surtout J. Hanssen, 2005, p. 29 *sq*.

93. Les Britanniques furent les premiers à établir la navigation à vapeur en Méditerranée orientale à partir de 1835. La liaison entre Beyrouth et Alexandrie – et de là à Liverpool – devint plus rapide et régulière. Les Français et les Autrichiens suivirent peu après. En 1841, 76 navires à vapeur naviguaient en Méditerranée. Cf. D. Chevallier, 1971, p. 183.

Bibliographie

Abdel Nour A., 1982, *Introduction à l'histoire urbaine de la Syrie Ottomane (XVIe-XVIIIe siècles)*, Beyrouth, Librairie orientale.

Abu-Husayn A., 1985, *Provincial Leadership in Syria 1575-1660*, Beyrouth.

Abu-Husayn A., 2005, *Lubnan wa-l-Imara al-Durziyya fi-l-'Ahd al-'Uthmani*, Beyrouth.

Chevallier D., 1971, *La société du mont Liban à l'époque de la révolution industrielle en Europe*, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner.

D'Arvieux L., 1735, *Mémoires du Chevalier d'Arvieux*, 6 vol., Paris, vol. I.

David J.-C., 1991, « Domaines et limites de l'architecture d'empire dans une capitale provinciale, Alep », *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, 62, p. 169-194,

David J.-C., 1994, « Le patrimoine, architectures et espaces, pratiques et comportements. Les souks et les khans d'Alep », *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, 73-74, p. 183-205.

David J.-C., 1996, « Le consulat de France à Alep sous Louis XIV. Témoins architecturaux, descriptions par les consuls et les voyageurs », *Res Orientales,* VIII, p. 13-24.

Davie M. F., 1987, « Maps and the historical topography of Beirut », *Berytus*, 35, p. 141-164.

Davie M., 2003, « Le Bourj 'Ali : d'une tour de garde à un palais damascène turquisant de Saïda du XVIIIe siècle », *Archaeology & history in Lebanon*, 18, p. 129-137.

Deguilhem R., 1995, « Le Khan des Français à Sidon : un *waqf* ottoman loué par la France », in D. Panzac, *Histoire économique et sociale de l'Empire ottoman et de la Turquie (1326-1960)*, Louvain, Éditions Peeters, p. 133-144.

Doumet-Serhal C., 2003, « Excavating Sidon, 1998-2003 », *Archaeology and History in Lebanon* 18, p. 2-19

(cf. http://www.sidonexcavation.org/ht/ht_excavation.html).

Fatih Müderrisoğlu M., 1995, « Osmanlı İmperatorluğu'nun Doğu Akdeniz'deki İskelesi Payas ve Sokullu Mehmed Paşa Külliyesi », dans *9. Milletlerarası Türk Sanatları Kongresi*, Ankara, II, p. 513-524.

Freyberger K. S., 1999, « Das kaiserzietliche Damaskus : Schauplatz lokaler Tradition und fremder Einflüsse », *Damaszener Mitteilungen*, 11.

Fuess A., 2001, *Verbranntes Ufer - Auswirkungen mamlukischer Seepolitik auf Beirut und die syro-palästinensische Küste (1250-1517)*, Leyde.

Gaube H., Wirth E., 1984, *Aleppo, Historische und geographische Beiträge zur baulichen Gestaltung, zur sozialen Organisation and zur wirtschaftlichen Dynamik einer vorderasiatischen Fernhandelsmetropole*, Wiesbaden.

Kamil ibn Husayn al-Ghazzi, 1926, *Kitab Nahr al-dhahab fi tarikh Halab*, Alep, II.

Kenderova S., 1984, *Inventory of the Documents in Arabic Language kept in the Oriental Department of Cyril and Methodius National Library in Sofia*, Sofia.

Krafft H. U., 1861 (1550–1621), *Reisen und Gefangenschaft Hans Ulrich Kraffts*, Stuttgart.

Khuri M. al-, 1966, *Sayda 'abra al-Tarikh*, Beyrouth.

Marino B., 2000, « Les territoires des villes dans la Syrie ottomane (XVIe-XVIIIe siècles) : une esquisse », *Bulletin d'études orientales*, 52, p. 263-277.

Martini G., 1985, *Tarikh Fakhr al-Din, Amir al-Durzi al-Kabir*, Beyrouth.

Meinecke M., 1992, *Die mamlukische Architektur in Ägypten and Syrien (648/1250) bis 923/1517)*, Glückstadt, Verlag J.J. Augustin.

Muhibbi M. A. al-, 1970, *Khulasat al-Athar fi A'yan al-Qarn al-Hadi 'Ashar*, 4 vols., Beyrouth, I.

Nabulusi 'Abd al-Ghany ibn Isma'il al-, 2003, *al-Tuhfa al-Nabulusiyya fi l-Rihla al-Tarabulsiyya,* Beyrouth, Édition Heribert Busse.

Necipoğlu G., 2005, *The Age of Sinan, Architectural Culture in the Ottoman Empire*, Princeton, NJ, Princeton University Press.

Pascual J.-P., 1983, *Damas à la fin du XVIe Siècle d'après trois actes de Waqf Ottomans*, Damas, IFEA.

Philipp Th., 2001, *Acre. The Rice and Fall on a Palestinian City, 1730-1831*, New York, Columbia University Press (The History and Society of the Modern Middle East Series).

Philipp Th., 2002, « The Empire and Europe in Arab Provincial capitals: Acre, the first instance of changing times », in J. Hanssen, Th. Philipp, S. Weber, *The Empire in the City: Arab Provincial Capitals in the Late Ottoman Empire*. BTS 88, Beyrouth, Orient Institut Beirut, p. 77-92.

Ragette F., 1980, *Architecture Lebanon*, *the Lebanese House during the 18th and 19th centuries*, New York, Caravan Books.

Rawwaz Muhammad Hasan Hilmi al-, 2003, *Tarikh Sayda al-'Uthmani*, Sidon.

Raymond A., 1985, *Grand villes arabes à l'Époque ottomane*, Paris, Sindbad.

Revault J., 1984, *Le fondouk des Français et les consuls de France à Tunis 1660-1860*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations.

Singer A., 2002, *Constructing Ottoman Beneficence: an Imperial Soup Kitchen in Jerusalem*, New York, State University of New York Press.

Watenpaugh H. Z., 2004, *The Image of an Ottoman City: Imperial Architecture and Urban Experience in Aleppo in the 16th and 17th Centuries*, Leyde, Boston.

Weber S. (éd.), 2007, *The Multicultural Urban Fabric*. BTS 102, Beyrouth, Orient Institut Beirut, p. 189-223.

Weber S., 1997-1998, « The creation of Ottoman Damascus. Architecture and urban development of Damascus in the 16th and 17th centuries », *ARAM*, 9 & 10, p. 431-470.

Weber S., 2002-2003, « An Āghā, a House and the city: The Debbané Museum Project and the Ottoman city of Sayda, first report », *Beiruter Blätter*, 10-11.

Weber S., 2004, « An Egyptian qa'a in 16th ct. Damascus. Representative halls in late Mamluk and early Ottoman residential architecture in Syria and Lebanon », in K. von Folsach, H. Thrane, I. Thuesen (éd.), *From Handaxe to Khan, Essays presented to Peder Mortensen on the Occasion of his 70th Birthday*, Århus, Aarhus University Press.

Weber S., 2006, « Zeugnisse Kulturellen Wandels; Stadt, Architektur und Gesellschaft des spätosmanischen Damaskus im Umbruch *(1808-1918)* », *Electronic Journal of Oriental Studies IX*, No. 1.

Weber S., 2007, « Changing cultural references, Architecture of Damascus in the Ottoman period (1516-1918) », in A. Petruccioli, M. Cerasi, A. Sarro, *Multicultural Urban Fabric and Types in the South and Eastern Mediterranean,* Beyrouth, p. 189-223.

Weber S., Bodenstein R., 2004, « A House and the City, The Debbané Palace and the Ottoman City of Sayda », *Archaeology & History in the Lebanon*, 20, p. 66-74.

Weber S., R. Bodenstein, à paraître, *Ottoman Sidon, The Changing Fate of a Mediterranean Port City*, BTS 122, Beyrouth, Orient Institut Beirut.

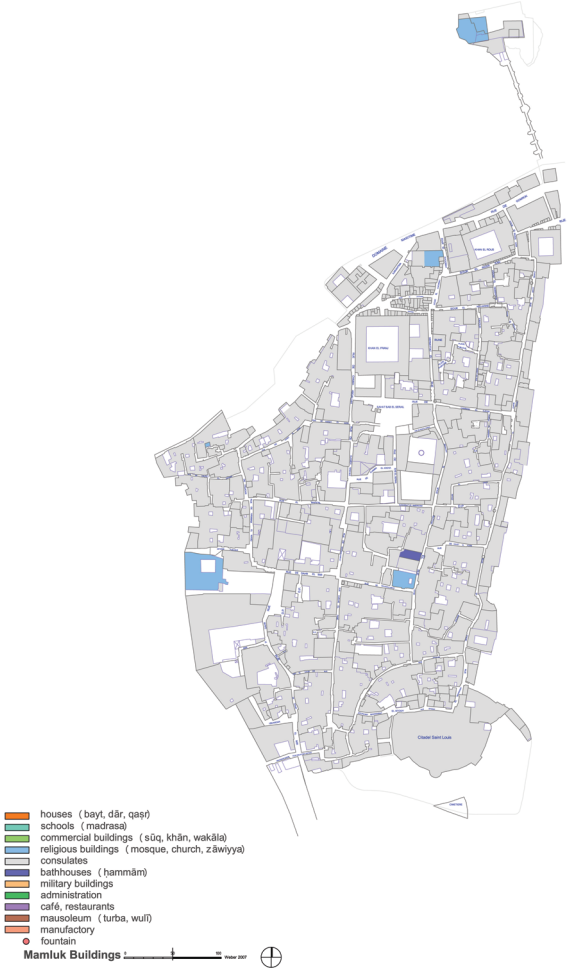

Fig. 1 – Constructions mameloukes identifiées à Sidon (Weber, 2007).

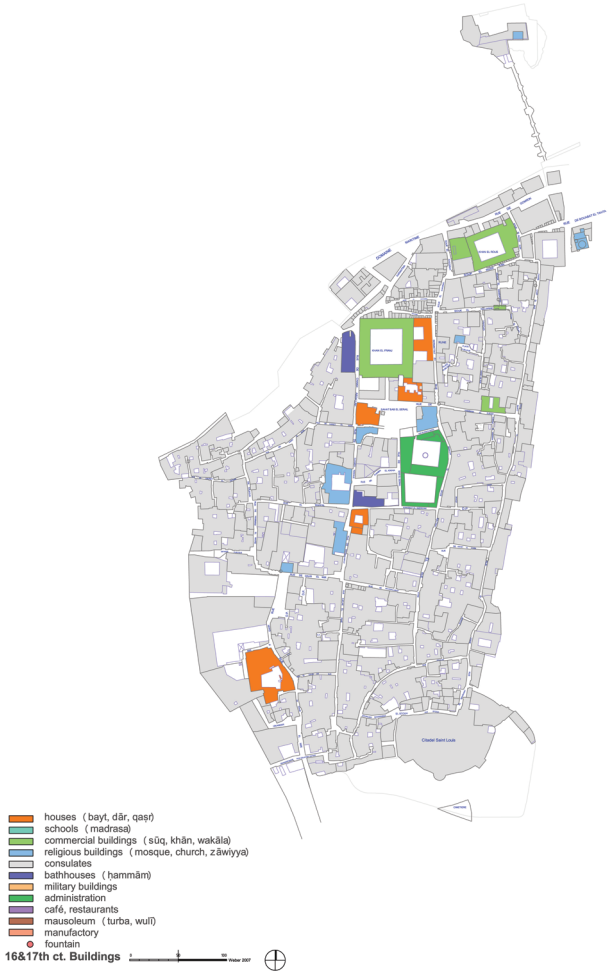

Fig. 2 – Sidon. Constructions entre 1516 et 1650 (Weber, 2007).

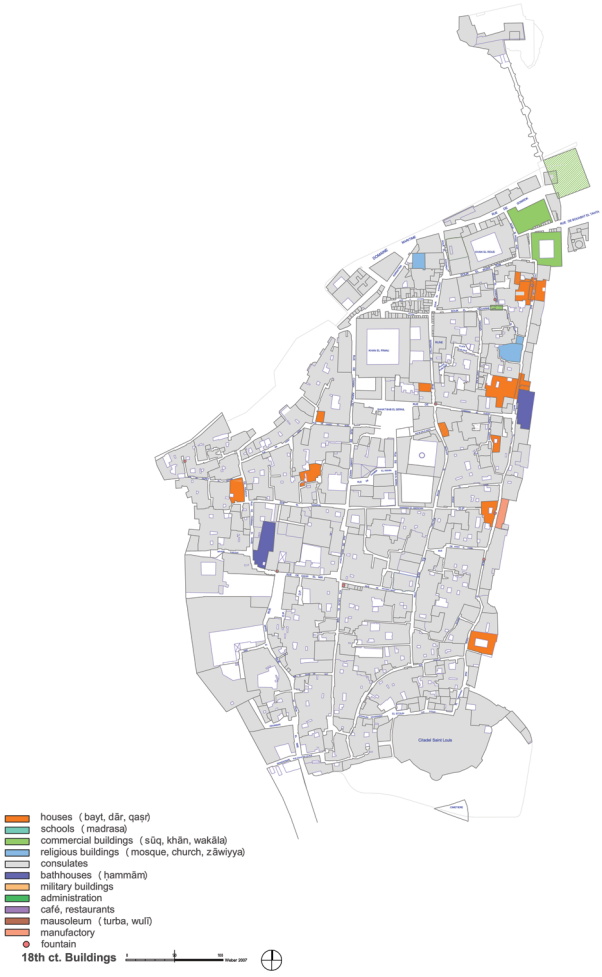

Fig. 3 – Sidon. Constructions entre 1700 et 1750 (Weber, 2007).

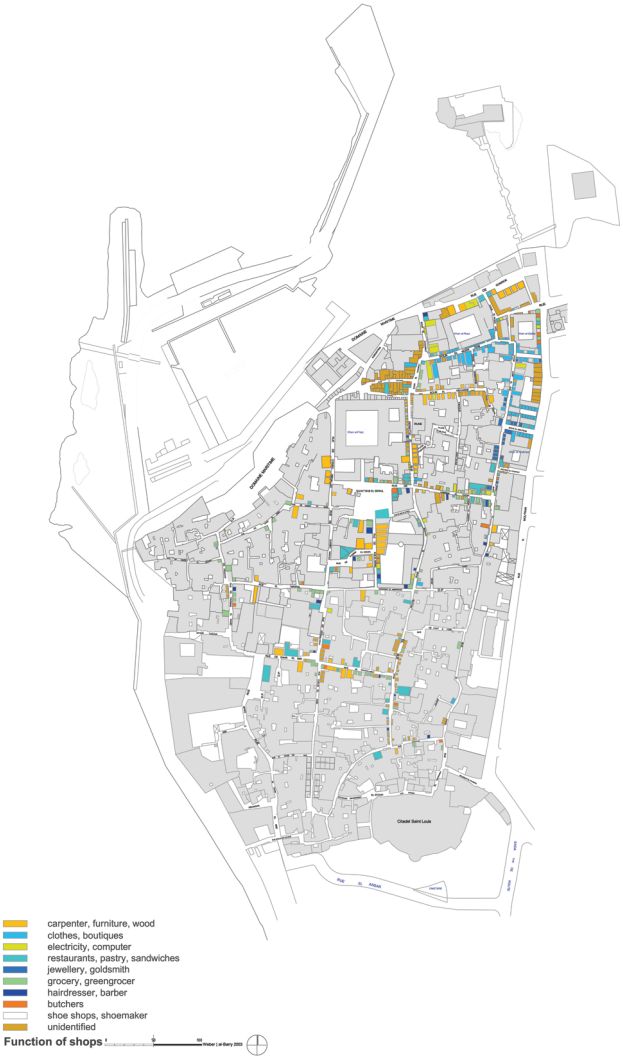

Fig. 4 – Carte des souks de Sidon (Weber et al-Barry, 2003).

Fig. 5 – Localisation des *waqfs* [fondations pieuses] importants jusqu'au début du XVIIIe siècle (Weber, 2007).
1 – Khan al-Dabagha (Mulhim al-Ma'ni, 1635-1658)
2 – Mosquée Barrani (Mulhim al-Ma'ni, 1635-58)
3 – Khan al-Hummus / al-Qishle (Ali Agha Hammud , 1721)
4 – Khan al-Ruzz (Fakhr al-Din al-Ma'ni, ~ 1600)
5 – Khan al-Qaysariyya (Fakhr al-Din al-Ma'ni, ~ 1600)
6 – Mosquée Bahri (Mamelouk et Mustafa Agha Hammud, 1713)
7 – Dar al-Musilmani / consul de France (Fakhr al-Din al-Ma'ni, ~ 1600)
8 – Khan al-Franj (Sokollu Mehmed Pasha, 1574)
9 – Hammam al-Mir (Fakhr al-Din al-Ma'ni, ~ 1600)

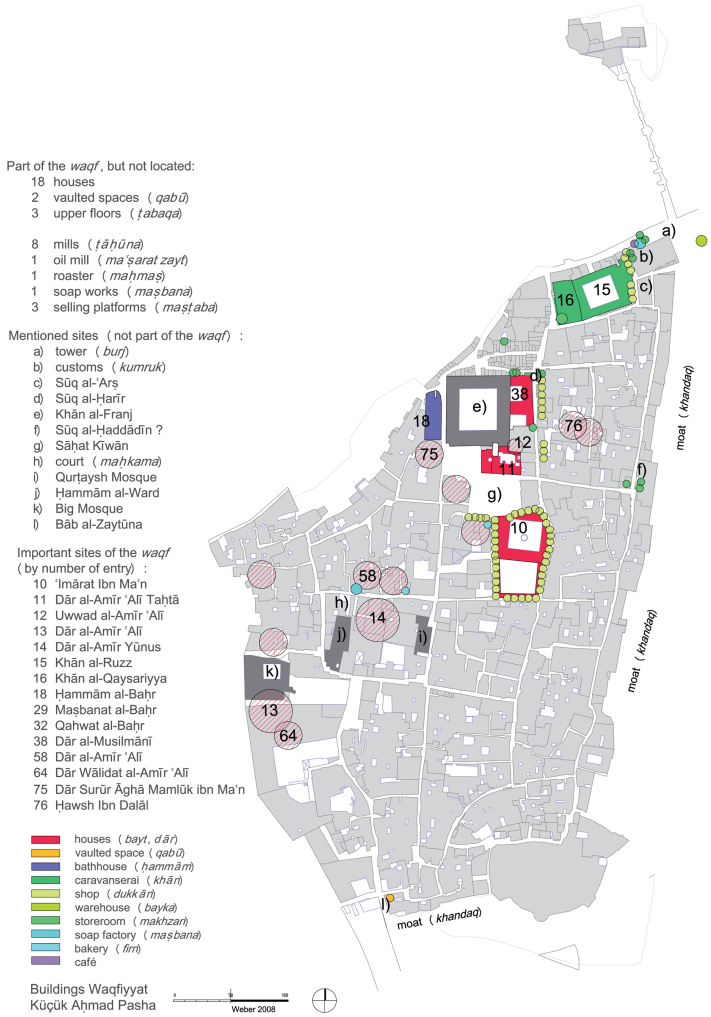

Fig. 12 – Sidon, propriété de la famille Maʿni après la waqfiyya de Küçük Ahmad Pasha 1046 / mai 1637 (Weber, 2007).

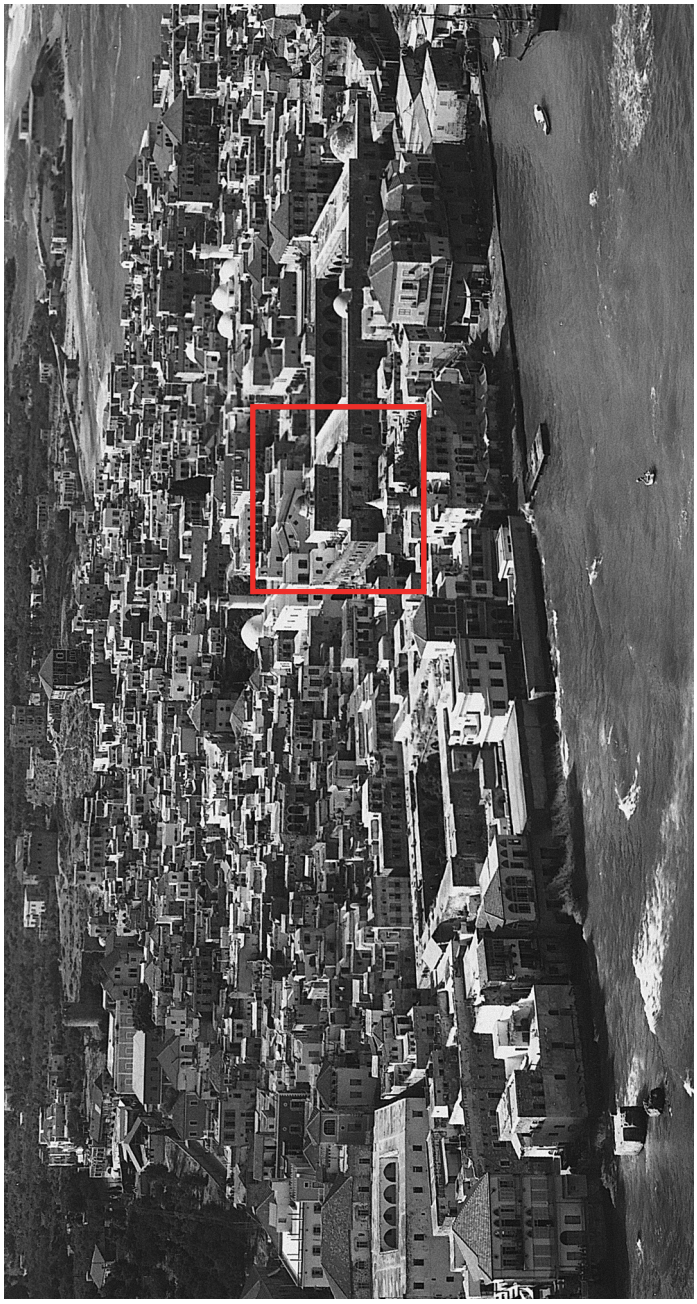

Fig. 15 – Dar al-Ma'ni / Consulat français et Khan al-Franj en 1937 (IFPO).

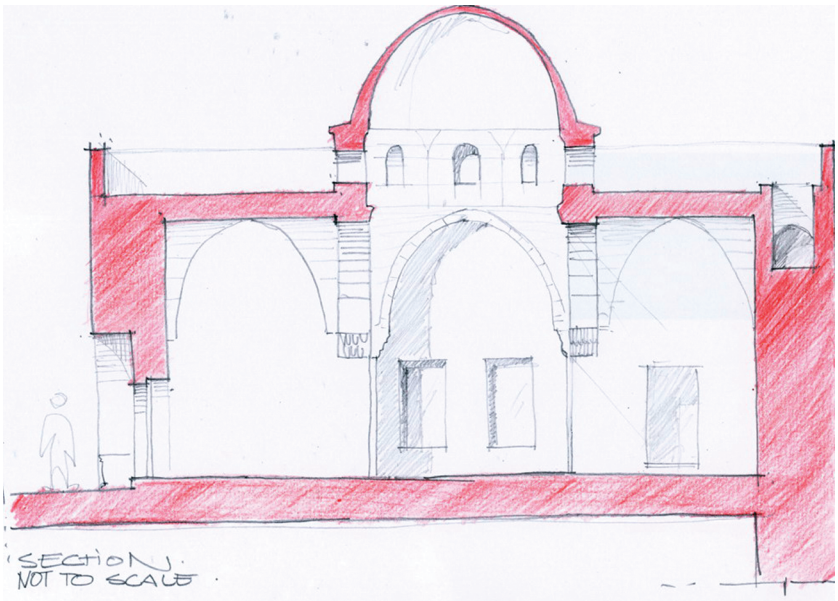

Fig. 16 – Dar al-Ma‘ni / Consulat français section qa‘a (Chahine, Khoury, Weber 2003).

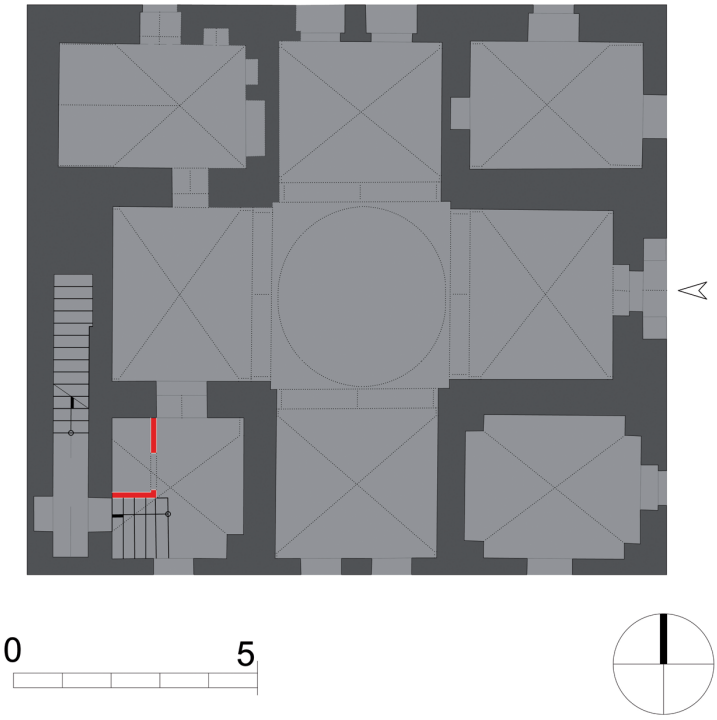

Fig. 17 – Dar al-Ma‘ni / Consulat français, plan qa‘a (Chahine, Khoury, Weber, 2004).

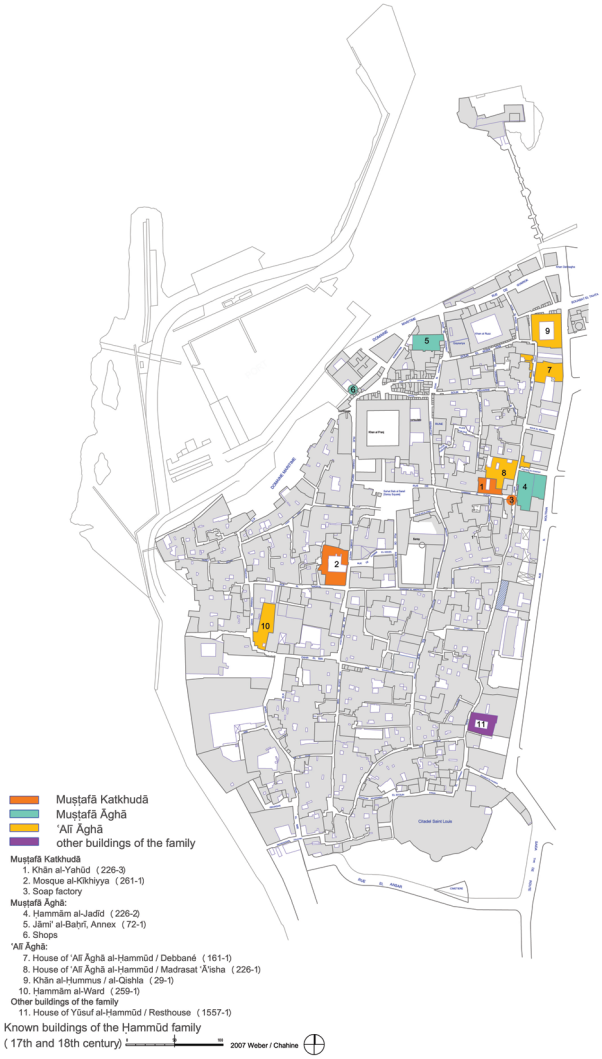

Fig. 20 – Carte de distribution de la propriété de la famille Hammud au XVIIe et au début du XVIIIe siècle.

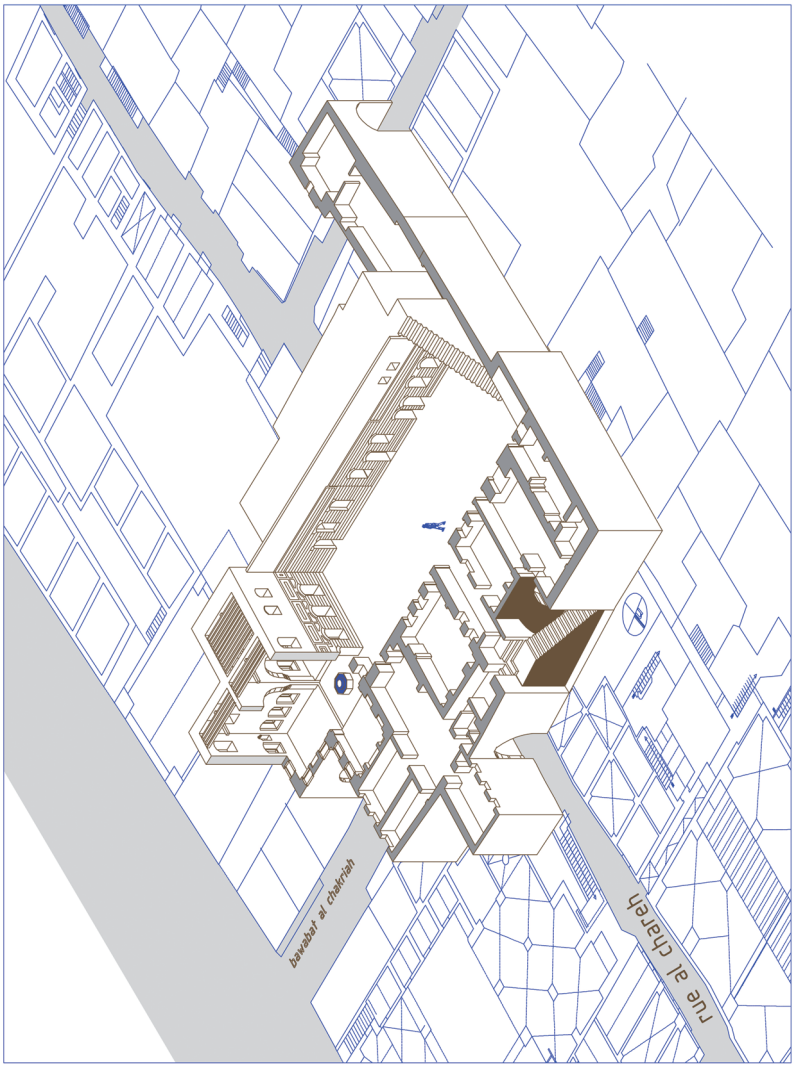

Fig. 26 – Dar ʻAli Agha al-Hammud / Debbané / Madrasat ʻAisha (Chahine, Ghoussayn, Haddad, El Khoury, 2003).

Fig. 27 – Limites de la ville vers 1800 (Weber, Chahine, 2007).